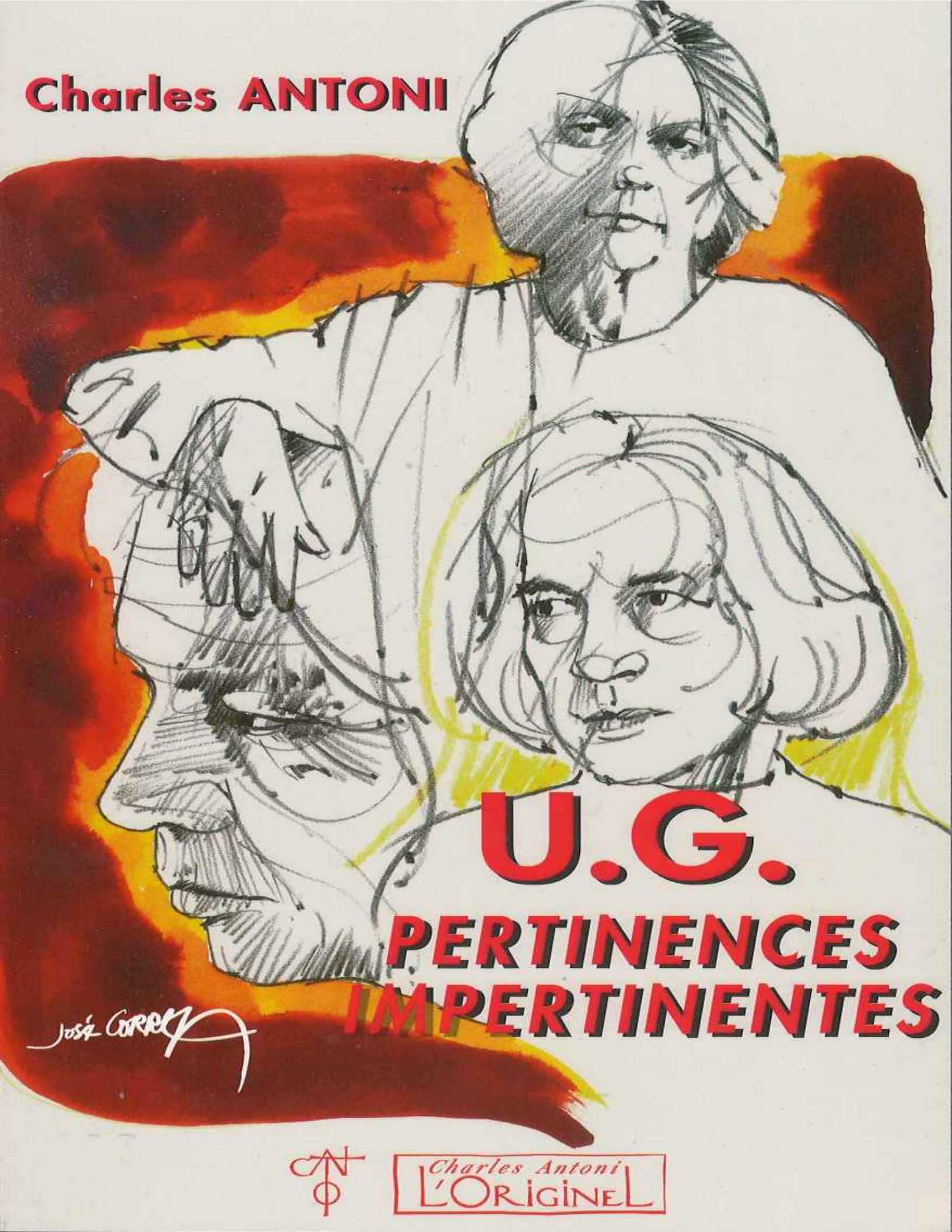


Charles ANTONI



U.G.

**PERTINENCES
IMPERTINENTES**

José Corral



Charles Antoni
L'ORIGINEL

U.G.
PERTINENCES
IMPERTINENTES

Dessin de couverture: José Correa

Graphisme: Christophe Richevaux

© ARKANORUM 1999

Éditions Charles Antoni - L'ORIGINEL

25, rue Saulnier

75009 - Paris

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays

Dépôt légal: 1er trimestre 1999

ISBN 979-10-91413-63-3

Charles Antoni

**U.G.
PERTINENCES
IMPERTINENTES**



Charles Antoni
L'ORIGINEL

Collection Métaphilosophie

Du même auteur

Yoga du soleil - (1973)

Yoga de la Puissance - (1974)

Tai-Chi-Chuan - (1977)

Sagesse du corps selon le Tao

Jean Carteret - (1979)

Métaphysicien et dialecticien

L'Intangible - (1986)

Le stade ultime de l'évolution

Le Vol du Phénix - (1997)

U.G. Pertinences impertinentes - (1999)

Développement Essentiel - (2000)

Le manuel du champ unifié de conscience

Vis ta vie - (2006)

La Voie de l'Itlaq - (2008)

Crise et mutation - (2010)

Verticalité - (2011)

Du développement personnel

au développement essentiel - (2012)

Le Miracle d'être - (2012)

Entretiens avec Stephen Jourdain

La Parole décapante - (2013)

Entretiens avec Stephen Jourdain

À Claire

Entretiens réalisés à Londres et à Gstaad
1995 - 1996

OUVRAGES DE U.G.

RENCONTRES AVEC UN ÉVEILLÉ CONTESTATAIRE

Éd. Les Deux Océans, 1986.

LE MENTAL'EST UN MYTHE

Éd. Les Deux Océans, 1988.

LA PENSÉE EST VOTRE ENNEMIE

Éd. Les Deux Océans, 1992.

COLOQUINTESSANCE

Éd. Les Deux Océans, 1993.

« Au milieu des épines... je marche. »

U.G.

Sommaire

RENCONTRE AVEC U.G.

I - TOUT REJETER

II - DONNER AU CORPS SA CHANCE

III - L'ACTIVITÉ GLANDULAIRE

IV - LA FIN DES CROYANCES

V - L'ÉTAT NATUREL

VI - UNE CALAMITÉ

VII - LA VIE A UNE INTELLIGENCE UNIQUE

VIII - À LA MANIÈRE DE... EST UN MYTHE

IX - PAS DE MODÈLES

X - SORTIR DE TOUS LES ACQUIS

XI - LE CONCEPT « TEMPS »

XII - LA SOUFFRANCE EST UNE SENSATION

RENCONTRE AVEC U.G.

Depuis Paris, Michel Langinieux appela U.G. pour lui annoncer que je devais me rendre à Londres, et que je désirais réaliser un entretien avec lui, car je préparais un numéro spécial de la revue *l'Originel* sur le thème « les Philosophies de l'Éveil ». Cela fit beaucoup rire U.G.. Il répondit qu'il n'y avait aucun problème, et que je n'avais qu'à lui téléphoner, dès que je serais sur place, pour convenir d'un rendez-vous. Je pris ensuite le téléphone et échangeai avec U.G. quelques propos amicaux.

C'était une chance que U.G. se trouve à Londres, car en général il est par monts et par vaux : États-Unis, Chine, Inde, etc. ; on ne peut jamais trop savoir à l'avance où il séjourne.

Une des questions que U.G. avait posées à Michel Langinieux était :

- Comment va le business ?
- Plutôt en dessous..., lui répondit celui-ci.

Après avoir raccroché le téléphone, Michel Langinieux me dit que pour U.G. les problèmes financiers n'existaient pas. L'argent lui tombait comme par enchantement.

U.G. vécut des moments difficiles, précisément à Londres, lorsqu'il était âgé d'environ cinquante ans, avant que la « chose » ne le foudroie, comme il le dit lui-même. Il vécut comme un clochard. Sa vie n'était qu'un calvaire. Depuis, les choses se sont arrangées, et ce genre de « miracle » ne s'est jamais tari.

Arrivé à Londres, je pris rendez-vous avec U.G. pour le 2 décembre, jour de mon anniversaire, à 11 heures du matin, chez lui. Il logeait dans un quartier chic de Londres. Maison typiquement anglaise, située sur une très jolie place.

Après avoir sonné, j'entendis quelqu'un descendre les escaliers, et la porte s'ouvrit. J'avais une idée très vague de l'apparence physique de U.G., mais je dois avouer que je ne m'attendais vraiment pas à celle qui s'offrait à

moi. Un corps d'hermaphrodite, très mince, presque maigre ; les yeux, d'un charme fabuleux, semblaient de velours.

Nous grimpâmes à l'étage supérieur et nous installâmes dans une pièce qui semblait servir tout à la fois de chambre, de salon et de cuisine.

Avant de lui poser quelques questions, je branchai magnéto et caméra.

Ce qui paraissait le plus évident, chez ce personnage, c'est que la « peur », cette peur (ou ces peurs) qui nous paralyse, semblait avoir définitivement disparu de sa vie. On percevait qu'il ne s'agissait pas d'une apparence, mais de quelque chose de bien réel.

Ce qui me semblait également intéressant, pour une première rencontre, c'était l'absence, non seulement de conformisme mais surtout de l'attitude de celui qui sait, de celui qui donne des leçons et veut montrer aux autres qu'il est le maître. Chez lui, rien de tel, vous pouvez être tel que vous êtes, sans vouloir paraître autre chose que ce que vous êtes présentement.

De toute manière, ses propos sont clairs : il n'y a rien à faire, et il n'y a aucune chance de changer quoi que ce soit.

Pour un ego bien accroché, c'est extrêmement difficile à accepter. L'ego a toujours des prétentions à être autre chose que ce qu'il est, cela lui donne une telle satisfaction : montrer que l'on a changé, que l'on s'est amélioré, et surtout s'imaginer que l'on va quelque part. Ah oui ! L'ego aime ça ! Les propos de U.G. fracassent tout, à ce niveau.

Plus tard, ayant téléphoné à U.G. pour lui dire que j'aimerais le rencontrer à nouveau pour quelques jours, j'allai pour la première fois à Gstaad. C'est un endroit très agréable.

J'avais souvent entendu parler de Saanen, le village d'à côté, et des fameux « meetings » de Krishnamurti, sous la tente, mais je n'y étais jamais allé ; les quelques ouvrages de Krishnamurti que j'avais pu lire ne m'avaient pas véritablement inspiré ! Peut-être était-ce trop intellectuel pour moi, ou bien était-ce le fait que ce type d'entretiens retranscrits ne pouvaient donner ce que Krishnamurti pouvait faire passer directement au travers de sa personne ? En tout cas, l'idée ne m'était jamais venue de le rencontrer.

Concernant U.G., ce fut tout à fait différent. Dès que je lus son premier ouvrage traduit en français, cela produisit en moi un tel choc, que je ne pouvais qu'avoir le désir de le connaître.

Je ne compris que bien plus tard ce que vivait véritablement Krishnamurti, le jour où je lus ses Carnets. La « chose » était là. Je compris que cette « chose » ne pouvait aucunement être transmise par des mots. À présent, il était certain, pour moi, que Krishnamurti avait été touché par quelque chose d'énorme, qui dépassait l'entendement humain : cet *otherness* dont il parle si souvent dans ses *Carnets* .

Lorsque, par la suite, je demandai à Michel Langinieux quelle était la personne qui l'avait le plus impressionné dans sa vie, il répondit sans hésitation :

- Krishnamurti.
- Pourquoi ?... insistai-je.
- Parce que lorsqu'on se trouvait en sa compagnie, et que cette « chose » était là, c'était réellement impressionnant. On sentait bien que ce n'était plus de l'ordre de l'humain. Lui-même ne pouvait pas l'expliquer, il disait simplement : « elle est là ».

À présent, je comprenais pourquoi Krishnamurti s'adressait toujours à son auditoire en disant : « Cela fait de nombreuses années que vous venez à mes "teachings", et rien ne se passe. Pourquoi continuez-vous ? »

Eh oui ! Rien ne se passe ! Mais rien ne pouvait se passer ! Cette chose-là ne tenait pas des explications, mais du miracle, si je puis dire, et par conséquent, elle ne pouvait être donnée. Tous les entretiens du monde n'y changeraient rien.

C'est également ce que dit U.G. au sujet de ce qu'il nomme lui-même sa « calamité » ; c'est une chose qu'il est impossible de décider, cela tient du miracle. Bien que cela soit chez U.G. sans doute différent de chez Krishnamurti, les chances que cela se produise restent infimes.

Jeudi 11 juillet. 10 heures du matin. Rencontré U.G. dans son chalet, le « Sunbeam », qui surplombe la petite ville de Gstaad. On y a une vue splendide sur toutes les montagnes environnantes, qui, en cette saison, sont recouvertes d'un vert étincelant.

Quelques personnes étaient déjà là. Une majorité d'Italiens qui venaient sans doute de débarquer.

Comme pour les jours précédents, nous nous installions dans la salle à manger. U.G. en bout de table et moi presque à côté, afin de faciliter l'enregistrement. J'étais devenu l'attraction ! U.G. attendait toujours notre

arrivée avant de s'installer et débiter l'entretien. « Que le spectacle commence... » semblaient espérer les personnes présentes.

U.G. était toujours égal à lui-même. Rien ne semblait le déranger. Sachant que Cham, mon fils de onze ans, venait avec sa cassette vidéo, il lui laissait le salon pour lui tout seul, afin qu'il puisse la visionner tranquillement.

C'était la raison pour laquelle il installait tout son monde dans la salle à manger. Chapeau ! Et tout cela sans que rien ne soit dit.

Je posai donc ma première question :

- Que pensez-vous de l'idée, préconisée par certains, de « l'homme sans tête » ? De cette notion de « vide » dont ils parlent ?

- *Holy business* ... ! trancha-t-il. Je ne peux avoir connaissance de ma tête, personne ne le peut... Je ne peux la voir, seuls les autres le peuvent... Même si je la touche, je ne peux en avoir connaissance ... C'est seulement culturel... C'est parce que j'ai appris... Mon éducation fait que j'ai appris à mettre un nom dessus, et c'est tout.

Tout cela me semblait clair et évident. Même évidence en ce qui concerne la personne de U.G.. Il est dépourvu de peurs. « Au milieu des épines, je marche », phrase-clef de U.G.. Cela, on ne peut que le constater.

À ce sujet, je lui posai directement la question, et il me répondit que quoi qu'il puisse lui arriver, il n'y aurait aucun problème. Il pouvait se mettre dans un coin, et, tel un chien, se laisser mourir.

Sortir de ses peurs : voilà la véritable prouesse !

Nombreux sont ceux qui, après une longue recherche, paraissent avoir atteint un état de parfaite tranquillité, et chez qui, brusquement, toute la machinerie se dégingue à la moindre épreuve. Cela s'avère parfois même pire que si rien n'avait été entrepris. En réalité, tout cela n'est que distraction ! Une autre manière de passer le temps ! Une autre façon de se donner l'illusion d'exister !

Bien que U.G. semble ne rien proposer, les gens viennent le voir dans l'attente d'un miracle quelconque. Le problème est que, si miracle il y a, il ne se situe pas là ! U.G. a beau répéter qu'il n'a rien à offrir, ils insistent et continuent à graviter autour de lui. Ce qui me paraît insensé, c'est que certains, qui soi-disant ont trouvé un maître en Inde et écrivent des bouquins sur ce type d'expériences, soient là, à l'affût, comme des débutants. Aussi je me pose la question : qu'ont-ils bien pu trouver ? Je n'ai

aucune réponse... Je le présume, pas grand chose ! Même U.G. semble stupéfait devant cet état de fait.

J'aime U.G., car sur ce plan-là, il ne semble pas tricher.

C'est ainsi que presque tous les matins, je montais au chalet « Sunbeam » pour m'entretenir avec U.G.. Cela durait, à chaque fois, environ deux heures, et ensuite il préparait le déjeuner pour les trois ou quatre convives qui venaient lui rendre visite.

Je le trouvais, par rapport à notre précédente rencontre de Londres, physiquement en meilleure forme sans doute que cette superbe vallée de Gstaad lui redonnait de la vigueur. Une chose était certaine, c'est que malgré ses quatre-vingts ans, U.G. restait une personne extrêmement alerte, à l'apparence presque jeune. Son humour ne semblait jamais se démentir, et c'était toujours sans fioritures que se déroulait notre conversation.

U.G. fait voler en éclats tous nos concepts préfabriqués, nos échelles de valeurs et nos idées reçues, pour nous mettre directement en contact avec la réalité.

I - TOUT REJETER

C.A. : Pourquoi avez-vous tout rejeté en bloc ?

U.G. : Les gens qui étaient autour de moi, et qui représentaient les fondements de la pensée indienne, m'ont trompé. Ils ont trompé tout le monde dans leurs croyances en des « êtres supérieurs », en « d'autres états ».

Ces sages, quand ils me disaient : « vous êtes comme les autres », ne m'intéressaient pas. Ils ne pratiquaient pas ce qu'ils prêchaient. Quelle dichotomie, dire une chose, et faire l'opposé !

À présent, chose curieuse, ils éprouvent le besoin de venir me voir !

C'est comme ces politiciens qui disent une chose et en font une autre. Ils disent vous amener des choses différentes, mais à la base, vous restez un produit... entre leurs mains.

Aussi continuent-ils à venir me voir, et me disent : « vous êtes le vrai, vous êtes vrai, un pur produit de l'Inde » ou, dit d'une autre façon, « d'un très grand pays », Je n'accepte aucunement leurs assertions.

Que ce pays produise des gens comme moi puis les proclame « illuminés » est la preuve qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans cette contrée.

Si l'enseignement est faux, c'est que les maîtres sont faux. C'est la raison pour laquelle j'ai dû tout rejeter en bloc.

Certes, j'ai pratiqué ce que disent les livres. J'ai étudié le vedanta pour ma maîtrise, mais je l'ai rejeté par la suite, car il n'y a rien dedans.

Ce que vous dites détruit les fondements même de la pensée humaine.

Voyez, que font les maîtres religieux, les psychologues, les scientifiques, les politiciens ? Rien ! Rien, puisque c'est. Aussi je n'accepte rien, ne propage rien et je m'en fiche.

Pareillement, je ne vois aucun avenir pour l'humanité si ce n'est un pessimisme glauque. L'espèce humaine a fait plus de mal que de bien. Nous n'avons aucune raison de vivre sur cette planète; nous devrions en être balayés ! Il n'y a rien que nous puissions faire ! Rien.

Cette croyance que notre espèce a été créée dans un but noble, et que toutes les espèces sur cette planète l'ont été pour le profit de l'humanité, est la cause de la tragédie humaine.

Je pense que rien ne peut être fait pour inverser le processus qu'ont proclamé les maîtres spirituels du passé. Tout ce que les maîtres spirituels et tout ce que ces enseignements ont dit - ce qu'avait à dire l'humanité - a encore fait plus de tort.

Je ne tiens pas à libérer qui que ce soit de quoi que ce soit. Les gens ne s'intéressent qu'au confort. Avoir des maîtres religieux donne du confort, c'est tout.

Le problème ici-bas est d'affronter !

Que pensez-vous de la notion de bonheur ?

J'ai vécu partout dans le monde. J'ai rencontré des maîtres spirituels, des gens haut placés, des politiciens ; la seule chose qu'ils veulent est un bonheur total, un plaisir permanent.

Cette forme de bonheur, de plaisir est impossible à atteindre. L'organisme vivant ne s'y intéresse pas. C'est donc automatiquement rejeté.

Dans la vie, il y a des moments de plaisir, de souffrance, de bonheur, de peine; l'un sans l'autre est impossible.

Personne ne veut perdre l'espoir d'avoir un jour le bonheur définitif. Ce bonheur qu'on ne peut jamais perdre : aucun moment de souffrance, seulement du plaisir; c'est quelque chose d'impossible !

C'est la raison pour laquelle cela ne m'intéresse pas de libérer qui que ce soit de quoi que ce soit.

Ils peuvent se faire du souci, chercher tant qu'ils veulent. Ce que j'ai trouvé est si différent de ce qui est prêché ! C'est ce que j'ai découvert : prenez-le ou pas.

Ce que j'ai trouvé, c'est : sortir de chaque chose, de ce que chacun a pu dire auparavant.

Ce n'est pas que je proclame être quelqu'un d'extraordinaire. J'ai eu de la chance ! Celle de m'être libéré des pensées, des volitions.

Ce que les gens racontent a été totalement évacué de mon système.
Jeté !

Cela arrive-t-il par accident ?

Cela arrive de façon naturelle. C'est pourquoi je peux dire que j'ai eu de la « chance », non pas dans le sens d'un billet de loterie - l'espoir de gagner des millions et des millions de dollars -, mais dans le sens où il n'y a aucune façon de dire que cela est arrivé par ma volonté, mes efforts ou ma pensée. C'est un accident !

J'ai été confronté à quelque chose de radicalement différent de ce que j'avais été éduqué à croire, de ce que je pouvais penser, sentir et expérimenter.

Voilà pourquoi je dis que ce que j'exprime n'a rien d'original : pas une pensée, pas une sensation, pas un sentiment, pas une seule expérience, dans ce que je raconte, qui m'appartient. Je ne peux les appeler miens.

Jusque-là, j'expérimentais ce qu'on voulait que j'expérimente.

Chaque chose pensée était ce qu'on voulait que je pense. Chaque chose que je voulais était ce qu'ils voulaient que je veuille.

D'où ma question : « Est-ce que je veux quelque chose qui ne soit pas ce qu'ils aimeraient que je veuille ? »

Je ne l'avais pas compris à l'époque, je luttais si fort !

Personne n'arrivait à me faire comprendre ce que je voulais : quelque chose de différent de ce que chacun voulait.

Autre chose, je n'arrivais pas à me défaire de cette question fausse, de cette idée que je devais réaliser : « Qui suis-je ? », « Pourquoi suis-je ici ? », « Quel est le but de la vie ? » Ces questions ne m'intéressent plus du tout !

Quand les gens me demandent pourquoi je suis ici, je suis assez cru dans ma réponse : « Il n'y a aucune raison merveilleuse pour laquelle je suis ici, je suis ici pour des tas de raisons. »

Toutes ces questions : « Pourquoi suis-je ici ? », « Quelle en est la raison extraordinaire ? », ne m'ont jamais intéressé. Je suis ici. C'est le monde où je suis.

Alors, de quelle manière doit-on fonctionner ?

Il y a quelque chose de faux dans ces questions. Le système de valeurs des humains qui m'a été imposé est responsable de mes misères. Pourquoi devrais-je m'adapter à un système de valeurs que je trouve erroné ?

Vouloir m'y placer est la cause de ma souffrance.

Il n'y a rien que je puisse faire. Courir loin, hors de ce monde, renoncer. Mais il n'y a rien à quoi renoncer : les sannyas en Inde le font, les hippies aussi. Pourquoi devrais-je renoncer ? Pourquoi devrais-je vivre dans une grotte, méditer, pratiquer toutes les techniques dites spirituelles comme je l'ai fait étant jeune, et être pris par toutes ces expériences créées par moi ?

La seule réalité : je vis et fonctionne dans ce monde.

On ne peut résoudre ce problème en fuyant, en s'isolant. Ce que j'ai pu trouver doit opérer, fonctionner dans ce monde. C'est la seule réalité pour moi, il n'y en a pas d'autre. Autrement, on ne peut fonctionner.

Je suis partie intégrante du monde, il n'y a aucun moyen de m'en isoler : la rébellion contre ce système de valeurs n'a aucun sens pour moi.

Votre pensée semble proche de celle des anarchistes ?

Sans doute, mais je dis : être anarchiste, c'est un état d'esprit, il n'y a pas d'action.

Pourquoi être effrayé ? Tout cela va être détruit, de toute façon. Pourquoi avoir peur de l'anarchie, du chaos ?

Que pensez-vous de ces notions d'ordre et de chaos dont parlent les scientifiques ?

Les scientifiques disent qu'« ordre » et « chaos » font partie de l'univers. Ils se soucient de savoir s'il existe un ordre.

Qui se soucie de savoir qui a créé ce monde ? Était-ce un accident ? Dieu l'a-t-il créé ? Je ne me sens nullement concerné ! Cela n'a aucun sens pour moi. Je ne m'intéresse pas aux réponses des scientifiques, à leurs théories.

Pour moi, un scientifique n'est pas différent d'un métaphysicien. Un scientifique fait une métaphysique d'un autre ordre.

Comment pensez-vous pouvoir faire passer votre message ?

Je le redis, cela ne m'intéresse aucunement de convertir qui que ce soit à ma façon de voir. C'est ce que j'ai trouvé.

Je me veux comme étant une personne. Je n'ai donc pas d'organisation ni d'institution.

Les gens me demandent pourquoi je n'arrête jamais, pourquoi je voyage sans arrêt. Mais quand je n'ai plus d'argent, j'arrête. Je finirai bien par m'asseoir et me reposer sous un châtaignier sauvage en Inde.

Je ne veux rien qui grandisse autour de moi, aucune organisation.

Malgré tout, de nombreuses personnes désirent vous rencontrer.

Le problème est que si je m'installe dans un endroit, beaucoup de gens veulent me voir, et cela me fatigue.

Cette fois, j'ai réussi à empêcher qui que ce soit de venir. Je n'ai même pas répondu au téléphone depuis des jours, non pas pour pouvoir penser, mais pour les stopper, pour vivre sans garde du corps. Pourquoi en aurais-je besoin ?

Jésus avait-il des gardes du corps ?

Certaines personnes haut placées s'en entourent. Pourquoi ? Leur vie est-elle si précieuse ? Parfois, le Premier ministre de l'Inde, et certains leaders importants, me rendent visite et me disent : « Vous avez besoin de gardes du corps. » Cela ne m'intéresse pas.

Si vous voulez un poste élevé, vous devez accepter d'être tué par n'importe quel fou ; c'est un privilège qui est réservé à ceux qui veulent vivre au « top ». Vous ne pouvez avoir l'un sans l'autre !

Peut-être que ces gens de la sécurité qui travaillent avec eux ont intérêt à les soutenir pour se soutenir eux-mêmes ? Peut-être ont-ils envie d'être à la place du président ? Mais le problème est qu'ils ne sont pas prêts à mourir à n'importe quel moment.

Et ces gens que l'on tue par centaines, par milliers, au Cachemire, pour l'unité du pays ? Pourquoi tuer des gens ? C'est la raison pour laquelle ils n'aiment pas ce que je dis.

Je suis un criminel comme eux, je n'ai donc pas peur des assassins. Je suis un voleur. J'ai volé tout ce qui appartenait à chacun dans ce monde.

Criminel, voleur, peut-on éviter de l'être ? Est-ce le début de la sagesse ?

Un jour, j'ai rencontré Bertrand Russel ; il s'intéressait à la bombe à hydrogène. Il voulait la stopper. Je lui ai demandé : « Êtes-vous prêt à le faire sans l'aide de la police ? Avez-vous des policiers pour protéger vos propriétés et ce que vous avez volé ? Si vous n'êtes pas prêt, alors, ne demandez pas aux autres de signer la non-prolifération.

Vous voulez une position puissante, brûler, faire du chantage, manipuler, enterrer les autres nations !

Allez-y, je n'ai rien contre ! Parce que vous avez des armes très puissantes ! Mais n'empêchez pas les autres d'avoir les mêmes armes ; pourquoi voulez-vous qu'ils signent un contrat de non-prolifération ? »

Vous voulez dire que rien ne nous appartient ?

Pourquoi vouloir que les gens signent un copyright, les droits d'auteur, de propriété intellectuelle ? Vous avez des contrats internationaux de droits d'auteur pour protéger la propriété intellectuelle internationale. Moi, je ne veux rien.

Chaque mot, chaque phrase, je l'ai pris. Chaque chose, nous l'avons prise ailleurs ; chaque chose que j'utilise, je l'ai piquée ailleurs. Je ne veux aucun copyright. Il n'y a pas de propriété intellectuelle. Rien n'est ma propriété.

Ce que je dis est : n'empêchez pas les autres dans leurs actions, ils deviendraient vos voleurs ! Les guerres, vous ne les gagnerez jamais contre le terrorisme, la drogue, l'âge ! Ce n'est pas dans la nature des choses.

II - DONNER AU CORPS SA CHANCE

Quelle est votre notion du corps ?

Ce corps est utile dans un seul but : la mort.

La mort est une définition. Il n'y a ni mort ni vie pour le corps. Qui définit la vie, la mort ?

Une fois que ce corps est défini comme mort, il est recyclé par la nature. Son rôle est d'enrichir la terre.

Voyez ces sols. Ces corps sont utiles pour les enrichir.

Et toutes ces idées aberrantes : que nous allons rejoindre un autre monde... ; je vous souhaite de réussir. Si vous pensez y arriver, bonne chance !

Voyez ce à quoi nous sommes en train de rêver ! Vous perpétuez, vous prolongez l'agonie, vous demandez des choses qui ne sont pas possibles.

Quel est en réalité le but de notre conversation ?

Ce genre de conversation n'a pas pour but d'amener l'autre à son propre avis, à son point de vue.

Il n'y a aucun moyen de mener une conversation, à un quelconque niveau de sens, sans que vous pensiez que je veuille vous convaincre. Ça ne m'intéresse pas de vous convaincre.

Je vous rencontre, c'est bien ; puis, au revoir ! C'est tout. Ne perdez pas votre temps.

Vous êtes tous très intelligents, vous utilisez la logique. Moi aussi, j'ai étudié la logique, la philosophie, la psychologie. Je connais les autres !

Vous utilisez votre logique pour montrer que vous êtes plus logique que moi. Comme des écoliers, comme à l'école, ils essaient de prouver qu'ils sont plus logiques que les autres. Je montre seulement qu'il y a un autre aspect.

Qu'est-ce que tout ça veut dire ? Que vous êtes plus logique, plus intelligent que moi ? C'est ce que je me disais quand j'étais étudiant, en écoutant mes professeurs de philosophie et de psychologie ! Où ont-ils pris ce savoir ? Je connais les sources, puisque je suis allé lire ces livres. Alors, pourquoi les écouter ?

Si vous avez lu dix livres et que j'en ai lu seulement deux, vous prétendez alors que vous êtes plus intelligent que moi, que vous avez plus

de connaissances que moi ! D'accord ! Mais je peux moi aussi en lire vingt ! Et probablement, pendant ce temps, vous en aurez lu quarante ! Voilà ce qui se passe !

Les conversations entre deux personnes se réduisent à ça, même entre mari et femme, entre un homme et sa fiancée, entre un élève et son professeur. Entre deux individus.

Le seul véritable but d'une conversation entre deux personnes est d'amener l'autre à faire comme il a envie qu'il fasse. À part ça, il n'y a aucun besoin d'avoir une conversation !

Etes-vous nihiliste ?

J'ai fait quelques interviews, que ce soit à la T.V., à la radio ou dans la presse, et je me suis aperçu qu'il est très difficile de faire passer au lecteur ou au spectateur ce que j'aimerais faire passer.

Les journalistes ne sont pas intéressés : ils réfléchissent avec leur intelligence, ce sont des gens très intelligents ! Ce sont les difficultés que j'ai eues avec les responsables des programmes de la T.V. ou de la B.B.C..

On me pose des questions : « Pourquoi n'avez-vous pas changé votre nom ? La plupart des gens comme vous changent leur nom. »

On me traite de guru, de nihiliste.

Pour mon éditeur, le traducteur de mes prétendus livres - ils ont été traduits en de nombreuses langues, j'étais un nihiliste. En Pologne, ils voulaient des nihilistes, ils ont alors traduit ces livres.

Il arrive que des scientifiques veuillent vous rencontrer ?

Les savants disent qu'il n'y a pas d'espace, pas de temps, qu'il n'y a rien ici.

De nombreux livres disent à présent qu'il n'y a pas de mental, ni de conscience. Le constat est qu'ils n'ont rien de vrai dans leur vie, seulement des théories.

Beaucoup d'entre eux viennent me voir, des psychologues ou des scientifiques : « Si ce que vous dites est vrai, nous allons bientôt le

découvrir ! Mais comment accepter que vous avez tort ? Ou alors vous pensez que je me trompe. Vous êtes deux, alors, en train de perdre votre temps. » C'est ce que j'ai dit à ce scientifique qui m'a rendu visite.

Vous êtes arrivé à la fin du savoir. Vous savez ce que ça veut dire, arriver à une fin ? Et si on regarde le vedanta, et d'autres philosophies, vous n'y trouverez pas de réponse. Vous devez trouver une solution à vos problèmes dans ce cadre-ci. Sinon vous allez partir sur une fausse piste avec tous ces gens. Ce ne sont pas « les gens » qui peuvent aider. Vous devez donc trouver les solutions à vos problèmes dans le cadre de la science. Sinon vous loupez...

Quelle idée avez-vous de votre pays, l'Inde ?

Les gens me demandent : « Quel rôle pensez-vous que l'Inde puisse jouer dans le monde ? » Je leur réponds que l'Inde ne peut avoir aucun rôle dans le monde parce qu'elle n'a aucun pouvoir économique, aucune puissance militaire, or ce sont ces choses qui comptent dans ce monde.

Votre question fait allusion au fait que l'Inde est un pays spirituel, qu'elle a produit de nombreux sages. Ça ne m'impressionne pas, parce que ce pays ne fonctionne pas.

Si vous voulez montrer au monde que ce pays a une valeur pour l'humanité, il faut le créer en modèle.

C'est la même chose pour tout un chacun.

Regardez Gandhi. Que lui est-il arrivé ? Sa non-violence ! Je ne touche même pas leur billet de cinq cents roupies avec mes doigts de pieds : Pourquoi avoir mis sa photo sur le billet de cinq cents roupies ? Ce qu'il a dit n'a pas été opérant...

Il y a eu beaucoup de violences !

Je sais ! J'ai vu de mes propres yeux des soldats britanniques frapper des femmes enceintes dans la rue. Je n'aimais pas les Anglais à cette époque-là. Et maintenant, en Inde, ils font exactement la même chose. La bureaucratie a pris la place de la démocratie. Quelle sorte de spiritualité y a-t-il maintenant ? Vous le savez, puisque vous connaissez l'Inde.

Vous avez vécu à Madras ?

Pendant vingt-cinq ans. J'ai grandi là-bàs, jusqu'à ce que je quitte l'Inde en 1953 ; je n'y suis pas retourné pendant plusieurs années. Je ne sais plus ce qui se passe dans ce pays.

J'ai vu le danger hier encore à la télévision. Ils deviennent suicidaires. Tout le monde prend de la drogue, les sénateurs, les membres du parlement ; leurs pratiques sont dénoncées...

Comment répondez-vous à la question : « Qui suis-je ? »

Je ne peux jamais dire : « Qui suis-je ? »

Si vous me demandez qui je suis: je ne sais même pas si je suis vivant ou mort ; si vous me demandez si je suis vivant, alors ma réponse est : « Oui ! », parce que la connaissance que j'ai - cette connaissance privée, « c'est moi, je suis vivant » -, c'est par intuition. Sinon, il n'y a aucune façon d'expérimenter si je suis vivant ou mort. Je ne sais même pas si je suis ici, la plupart du temps, je ne fais que sortir du corps...

Vous avez voyagé à travers le monde ?

Je suis allé partout dans le monde, en Amérique, en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Chine, en Russie, et dans plein d'autres pays, pour voir les gens, apprendre quelque chose sur eux.

Ce que je peux dire, c'est que les gens sont exactement les mêmes partout, leurs besoins, leurs désirs aussi.

Prenez un chauffeur de taxi ici : qu'est-ce qui se passe dans sa tête ? Il est exactement le même que ceux qui sont en France, en Inde, en Russie, en Chine. Le but peut être différent, vous voyez, mais l'instrument qu'il utilise est exactement le même. Tous parlent le même langage.

Vous parlez anglais avec un accent français ; moi, probablement avec un accent indien, un autre parle avec un accent italien, etc. Mais c'est la même chose. Nous parlons tous le même langage, avec des accents différents.

À nouveau, je reformule ma question : Que pensez-vous de cette idée de « quête du bonheur » ?

Ce que veulent les gens c'est le bonheur et pas un seul moment de malheur, vous voyez.

Cet organisme ne peut pas garder la même sensation plus longtemps que la durée naturelle fixée par la vie. Lorsque vous êtes libéré de toutes ces données, c'est quelque chose de fantastique qui vous est offert.

Le corps humain est une chose vraiment extraordinaire ! Il est né avec une intelligence inimaginable ; rien à voir avec notre intellect. Si on le laisse libre, il peut résoudre n'importe quel problème, vous comprenez ? Il peut s'arranger avec n'importe quoi !

Ce corps a pu survivre depuis des millions et des millions d'années. Il a survécu à toute cette pollution ! Il peut survivre ! Que des gens comme moi meurent, ça ne lui fait ni chaud ni froid ! Il sait comment survivre ! Survivre, pour cet organisme vivant, est la chose la plus importante, savoir comment survivre et... comment se reproduire. Ce sont les deux choses d'ici-bas.

Il n'y a rien d'autre, toutes les autres demandes n'ont aucun sens, elle ne sont pas à prendre en compte. Je suis désolé !

Il n'y a donc pas à se faire de souci à ce sujet. Cela rejette la sensation du bonheur, du plaisir. Voilà pourquoi ce que vous appelez plaisir, est la douleur.

Vous voulez rallonger la vie de toutes ces sensations, les rendre plus durables que le temps naturel de leur vie propre. Voilà la cause de la douleur.

Sinon, il n'y a pas de douleur ; même la douleur physique est capable de se soigner, elle porte en elle une force de guérison, elle se soigne elle-même, elle soigne sa peine ; mais pas ce que vous appelez « souffrance », qui devient davantage de souffrance.

Pour chaque chose, il est possible de se libérer de la souffrance.

Comment doit-on s'y prendre pour cela ?

Si vous prenez des calmants, cela détruit la possibilité du corps d'arrêter par lui-même la souffrance. Après, ça ne peut plus vous aider du tout.

J'ai vu tant de cancéreux mourir. Vous voyez une lente agonie. Après un temps, les calmants n'agissent plus, parce qu'ils détruisent l'immunité du corps, qui devrait guérir la douleur de lui-même.

Je ne dis pas qu'on devrait supporter la douleur, je ne prône pas cette idée que l'on devrait être capable de supporter la douleur.

Un docteur est venu me voir, il me disait : « Vous avez mal à la tête, prenez un calmant, ça vous soulagera immédiatement. » Mais ensuite, quelques jours plus tard, vous aurez de nouveau mal à la tête !

Je ne suis pas en train de dire qu'il ne faut pas prendre de calmants. Mais donnez au corps sa chance !

Vous avez un rhume, pourquoi prendre toutes ces drogues, c'est bon pour le commerce ! Donnez au corps sa chance !

On raconte une blague à propos du rhume : « Si vous prenez des médicaments, vous allez guérir en deux semaines et si vous n'en prenez pas ça va durer quinze jours ! » Ça veut dire que quoi que vous fassiez, c'est la même chose ! (Rires)

Ma réponse est : rejeter !

Je ne suis pas en train de dire qu'il ne faut pas aller chez le médecin ni qu'il faut seulement prier Dieu. Pas du tout. Je dis : donnez au corps sa chance.

Malgré tout, il existe bien une technologie moderne.

La technologie actuelle n'est rien d'autre-que de la sorcellerie moderne ! Désolé, les docteurs sont des sorciers modernes, rien d'autre !

Des millions et des millions de francs, de dollars, dépensés là-dedans ! Regardez ce commerce. Cela ne m'intéresse pas.

En fait, tout n'est que business.

Je possède 199 chaînes de T.V., et je n'y trouve rien d'intéressant. Je ne regarde rien, ni en français, ni en allemand, ni en italien..., rien ! Seulement les publicités.

Je suis impressionné par leur discours, par la façon dont ils vendent leur système aux gens. Bien entendu, je ne suis pas impressionné par ce qu'ils disent, je ne vais rien acheter de ce qu'ils vendent. Mais le langage de la vente, la façon dont ils essayent de nous vendre leurs trucs, ça c'est intéressant. Aussi je regarde les publicités. (Rires)

Que pensez-vous de la méditation ?

Personne n'a jamais réellement médité, c'est ce que je dis aux gens. S'ils avaient réellement pratiqué la méditation sérieusement, ils seraient devenus fous !

Il est bien plus dangereux de faire ces techniques de yoga, de méditations et autres, que de subir des électrochocs ! Les dommages causés par ces techniques de méditation sont plus graves que ceux causés par l'alcool. C'est du suicide ! Je vous le dis, ça rend fou.

Pour ma part, je suis allé au point où j'aurais dû basculer. J'ai eu de la chance, j'en ai réchappé. Sinon ça vous pousse là où vous ne pouvez plus sortir, vous devenez fou. Souvent on me demande : « Quelle est la différence entre vous et les fous ? » La ligne de démarcation est très mince. Infime.

Qui sommes-nous, alors ?

Nous sommes, c'est tout.

Ce que vous êtes est quelque chose d'unique, d'extraordinaire. Il n'y a personne comme vous, nulle part sur la planète. Je vous le dis ! Nous voulons tous être autre chose que ce que nous sommes actuellement.

La nature ne s'intéresse pas à produire deux créatures semblables, elle ne crée que l'unique. Pas de modèle.

Si vous regardez les choses, il n'y en a pas deux pareilles. Vous pouvez trouver qu'elles se ressemblent, mais en réalité il n'existe pas deux choses semblables. Même deux jumeaux. Même les feuilles du même arbre.

Cet unique, il nous faut le perfectionner.

Quand une chose est finie, le travail est juste ! C'est ce que je dis ! C'est ce qui m'est arrivé. Ça ne me sert pas parce que je ne veux pas faire du « sacré business ». Pour vivre, je peux-faire n'importe quoi !

Ce qui me semble être un but important, c'est de perfectionner le corps humain. Ce que je dis, c'est que tout ce que nous avons là, la glande pinéale,

toutes les glandes... : ce corps n'est pas complet. Il est façonné par la nature.
Une fois complet, ce corps va continuer à vivre, puis il sera détruit.

III - L'ACTIVITÉ GLANDULAIRE

Je suppose que, pour vous, les chakras n'existent pas ?

Les chakras ? Non. Mais il est probable que ceux qui expérimentent leur activité glandulaire traduisent, sans doute, la chose en « chakras ».

En ce qui me concerne, il n'y a aucune raison pour laquelle on devrait attribuer, quel que soit le motif, un terme religieux à cette fonction, l'interprétant comme spirituelle.

C'est une activité glandulaire. Pourquoi l'interpréter en termes religieux ? Je ne vois aucune raison pour que cela soit placé dans un cadre religieux.

Ainsi, le thymus ou la glande pituitaire. Par certaines conditions, elles sont restées endormies, le corps n'est pas arrivé à terme - le corps physique.

C'est peut-être la raison pour laquelle, au travers de techniques, sadhanas, yogas, méditations, elles se sont sans doute mises en activité. Mais ceci est dangereux à faire, car ces glandes doivent être activées de façon naturelle.

Ce qui les a empêchées d'arriver à terme et de fonctionner de façon naturelle, est l'emprise qu'a, sur elles, la pensée.

Qu'en est-il exactement de cette glande appelée thymus ?

Même les physiologistes ne sont pas prêts à accepter mes assertions. Ainsi, quand je parle du thymus, ils répliquent : « Bof, il raconte n'importe quoi. » En vérité, ils ne connaissent rien sur la question.

La théorie dit que lorsque vous atteignez l'âge de la maturité, dès quatorze ou quinze ans, cette glande devient inactive.

D'ailleurs, actuellement, plusieurs personnes écrivant sur ce sujet, affirment que cette glande joue un rôle prééminent dans le corps.

Les glandes ont un rôle primordial.

Depuis ce qui m'est arrivé, je ne sais plus rien. Mais c'est l'endroit où les sensations sont ressenties. Pas les émotions, les sensations.

Comme lorsque nous marchons et butons sur quelque chose, c'est ressenti par le corps, pas par moi. Le corps se rétablit. Je ne tomberai peut-être pas comme vous. Cette sensation n'est pas émotionnelle, elle répond physiquement à ce qui arrive. Dans ce sens, j'utilise le mot « sensation ».

Quoi qu'il arrive, le corps ressent et répond.

C'est une réponse physique aux choses qui arrivent alentour. C'est ma seule façon de l'expliquer. La totalité du corps répond.

Le stimulus et la réponse sont-ils un seul mouvement ou sont-ils séparés ?

Je maintiens que le stimulus et la réponse sont un mouvement unique. Les deux peuvent être séparés, mais au travers de la connaissance que nous avons. Nous les espaçons, et nous traduisons comme s'il y avait une réponse séparée.

Si vous allez voir un docteur, il vous dit « ceci » est la réponse à cela », Mais en fait c'est UN seul mouvement qui ne peut être séparé.

Une fois que l'emprise de la pensée ne peut plus, d'une manière ou d'une autre, influencer les glandes ou l'activité du corps, les sens prennent le dessus.

Tout ce dont les spécialistes font état est de la « gnognote », en ce qui me concerne.

Les physiologistes, les scientifiques, ne réalisent pas que ce dont ils parlent n'est guère différent d'une discussion métaphysique. Leurs découvertes se sont transformées en technique, sinon la science ne serait pas différente de ces conversations de nos philosophes.

Même ceux qui parlent de conscience, d'esprit - il n'y a pas d'esprit, pas de conscience - en ce qui les concerne, cela ne veut rien dire. Ils ne fonctionnent pas on effet comme s'ils étaient « libres de... »,

Alors, comment la conscience opère-t-elle ?

Je ne peux devenir conscient de cette tache rouge qu'au travers de la connaissance que j'en ai. L'œil physique ne la voit pas rouge. On m'apprend que « cela » est rouge. Aussi, le savoir que j'ai est la seule chose qui opère constamment. Je ne me dis jamais « c'est rouge », sauf si la connaissance que j'en ai entre en action.

Les cinq sens fonctionnent indépendamment. Il n'existe pas de coordination entre eux, les yeux regardent à un endroit, les oreilles écoutent une chose, l'odorat..., le toucher...

Le toucher ne me dit pas « ceci est dur », ou « cela est doux ». Si vous me posez la question: « Est-ce dur ou mou ? », je réponds : « Dur. » Mon savoir arrive et sépare. Il faut cet espace entre les deux.

La pensée est connaissance.
C'est la pensée qui me dit « c'est dur », pas les sens.
Quand je regarde une peinture, l'œil physique ne voit pas la profondeur, il voit une image plate.

Comme une photo.

Exactement, comme une photo.

En réalité, nous ne faisons que traduire.

Quand je regarde la T.V., je ne vois jamais les images séparées, je ne sais rien, sauf si on me pose la question, alors seulement je peux dire qui parle.

Ici ces sensations ne sont jamais traduites. Pas de traducteur ici. Si vous me parlez en français, une autre personne en italien, ça n'est jamais traduit par moi, sauf s'il y a nécessité. Sinon, c'est enregistré comme sur un magnétophone.

Un magnéto ne saura pas que je parle anglais et vous français. Il enregistre.

Et ainsi le langage est créé par nous. En mettant en place les notes. Nous le faisons avec la musique. L'espace entre deux notes : la manipulation de cet espace devient une langue. Vous séparez les deux notes, et ensuite vous dites « c'est du français », moi je dis « c'est de l'anglais », mais le magnéto, lui, prend ce que vous dites, quelle que soit la langue.

L'espace demeure en tant qu'espace.

C'est pourquoi la musique n'a aucune valeur, que ce soit la 9ème symphonie, la 6ème, le rock, ou quelqu'un qui fait du bruit. Si vous dites « c'est du bruit », c'est comme la musique, le magnéto ne changera rien. À ce niveau, la musique n'a donc plus du tout d'importance.

La première fois que j'ai entendu de la musique classique occidentale, je n'ai pas supporté et je suis sorti. Maintenant, après tant d'années, j'arrive à la tolérer, parfois même à l'apprécier.

S'exposer à quoi que ce soit nous aide à comprendre. Il en est de même avec le langage. Vous ne pouvez jamais savoir ce qui va paraître dans l'espace.

Donc, l'espace entre deux notes est le langage, est la musique.

L'œil peut-il différencier une chose d'une autre ?

L'œil physique ne voit rien en tant que beauté. Si quelqu'un me dit : « Jolie femme. », je regarde, parce que la connaissance que j'en ai me dit qu'elle est ravissante, et non une dondon. L'œil physique ne voit pas cela. Il doit être guidé. C'est ce que nous faisons tout le temps. S'il ne l'est pas, il n'y a plus de beauté.

Quand c'est « beau », vous prenez une profonde inspiration. C'est tout. Pas plus. C'est la réponse. Quand je prends une profonde respiration, cela signifie « j'y suis ». Plus moyen de découvrir ce que vous regardez, sauf si la question se pose.

Si je ne sais pas ce que je regarde, aucun besoin de traduire pour perpétuer la continuité de mon savoir.

Ces sens, ces cinq sens, opèrent de façon indépendante.

Parfois, s'il y a besoin de coordonner deux ou plusieurs sens, cela se fait automatiquement. Une fois le but de cette coordination atteint, c'est fini, cela revient à une activité indépendante. Car personne, ici, ne coordonne les sens. La coordination de deux ou de tous les sens dépend de la demande de la situation.

L'œil regarde donc quelque chose, l'oreille écoute autre chose de totalement différent.

Qu'en est-il de la mécanique de l'écoute ?

Trop de bruit détruit le système nerveux, nous dit-on ; mais il n'y a rien dans cette affirmation. Ils peuvent faire des tests disant que ceci affecte cela, mais c'est uniquement pour vous tromper.

En ce qui concerne la mécanique de l'écoute, si le bruit atteint un certain seuil de décibels, vous n'entendez plus rien, l'écoute se coupe. Elle s'éloignera du bruit pour se protéger elle-même.

Notre corps possède ses propres défenses naturelles.

Cet organisme vivant possède une intelligence suprême. Notre intellect acquis ne peut s'y comparer. Nous ne sommes pas prêts à créditer cette

intelligence, croyant que nous en savons plus.

Le seul intérêt de cet organisme est sa protection, sa survie.

Il n'y a que deux choses qui intéressent le corps humain : la survie et la reproduction. À part cela, il ne s'intéresse à rien d'autre.

Je le répète très crûment, même devant des caméras de télévision :
« La baise et la bouffe. »

Aussi, qu'importe si vous mangez toutes sortes de variétés de plats ou de variétés de filles, ou des deux. Les deux relèvent de l'activité des sens. C'est le plaisir, c'est de la pensée. Je ne la condamne pas, je montre que la pensée s'immisce dans les activités des sens, se transformant en activité des sens. Je ne condamne pas ce moment de plaisir, ni le plaisir lui-même.

Il n'existe aucun moyen de vous libérer de ce moment.

Et à quoi aboutit ce moment ?

Une fois que vous avez dit « c'est un moment de plaisir », il devient souffrance. Une vie limitée. Et une fois que vous vous séparez de cette activité des sens, traduisant cela en sensation de plaisir, le désir de faire perdurer est inévitable. Vous essayez de faire durer la sensation de plus en plus, pour avoir de plus en plus de plaisir. En faisant cela, cette sensation se transforme aussitôt en souffrance.

Si bien qu'il n'y a plus que souffrance, et plus du tout de plaisir.

Par contre, si vous n'êtes pas pris, il n'y a ni plaisir ni peine. Même en ce qui concerne la souffrance physique.

Toutes ces sensations de souffrance sont indépendantes. En connectant ces sensations, vous perpétuez la souffrance. Elle devient alors plus intense.

Lorsqu'une certaine forme de souffrance est expérimentée, le corps entre dans un processus de guérison, mais en essayant de vous libérer de cette peur vous rendez cette souffrance encore plus forte qu'elle n'est en réalité.

Oui, mais jusqu'où cela peut-il aller ?

Pour ma part, je suis alors comme un chien, je me couche et gémis. Rien d'autre.

Plus vous essayez de vous libérer de cette souffrance, par des médicaments, plus vous détruisez l'immunité naturelle du corps, sa capacité

à se guérir lui-même.

Le corps existe-t-il ou non ? A-t-on un corps ou pas ?

Quand vous êtes là, vous expérimentez le corps, mais il ne le sait pas. Est-il vivant ou mort ? Il n'a aucun moyen de s'expérimenter lui-même. Sauf par la connaissance que nous en avons. Il ne se dit jamais « je suis vivant ou je suis mort ».

Vous ne pouvez pas expérimenter la totalité du corps. Il y a un espace entre ceci et cela. L'œil peut avoir l'image totale du corps, mais cela ne peut être expérimenté par le corps parce que les points de contact ici et là ne donnent pas le sens de la totalité.

Vous pouvez vous regarder dans une glace et dire que c'est votre tête, mais il n'y a pas contact.

La seule chose qui puisse vous faire expérimenter le corps, est l'activité des sens.

Le toucher est très- important pour le corps. Voir ne vous donne pas l'expérience entière du corps. Le toucher, lui, se fera sur un point précis, pas sur l'ensemble.

Tant qu'il n'y a pas contact, vous ne pouvez expérimenter l'ensemble. La vision ne donne pas ce que permet le toucher.

Quand je pose ma main sur l'accoudoir du fauteuil, qu'est-ce que je sens, le bois ou la main ?

Vous ne sentez rien du tout, sauf si vous vous dites « ceci est du bois, ceci est dur ».

La seule façon de faire durer la continuité de votre « vous », tel que vous le connaissez, est au travers du savoir. Par l'utilisation constante du savoir. La connaissance que c'est du bois, que c'est dur, mou. Mais si je ne traduis rien, comment savoir que c'est dur ? Si vous dites : « c'est du bois », vous y êtes. Si vous ne dites rien, vous n'y êtes pas.

Vous me dites qu'on n'expérimente le corps que par la sensation, seulement quand on touche quelque chose.

Tant que vous ne vous dites pas que c'est dur, vous ne pouvez expérimenter la dureté. La connaissance de cette dureté n'est pas là tout le temps, sauf si j'en ai besoin. Le besoin est donc votre question. Alors je dis « c'est dur, c'est du bois ».

L'œil physique regarde tout le temps, mais ne dit pas que « c'est dur » ou que « c'est du bois ».

La seule façon d'expérimenter est au travers du savoir que j'en ai.

On perpétue le processus pour maintenir sa propre continuité. La façon dont vous vous connaissez, la façon dont vous vous expérimentez. Sans cela... L'œil regarde. Il ne dit jamais « c'est un homme », Personne ne dit : « Vous êtes une femme. »

Il n'y a aucun réel besoin de garder tout le temps en moi la connaissance que j'ai des choses qui m'entourent, pour maintenir cette continuité.

La seule raison de maintenir cette continuité est de pouvoir se maintenir soi-même. Comme un moi qui continue. Sinon cela s'arrête.

Il n'est aucun besoin de savoir tout le temps. Ce qu'il y a est seulement le savoir ; rien d'autre. Et pourquoi maintenir une continuité de savoir ? Il y a tant de sensations constamment.

Sans doute par un sentiment d'ennui.

Pourquoi traduire cette sensation comme de l'ennui ? Vous vous ennuyez, parce que vous voulez donner une explication pour laquelle vous vous ennuyez.

Pour moi, l'ennui n'existe pas. Je ne vois pas qu'il y ait quelque chose avec plus de sens, plus de portée, plus d'impact à faire que ce que je fais en cet instant.

Je ne suis pas préoccupé par le moment suivant. Je le suis seulement par ce qui arrive à l'instant. Il n'y a donc pas d'ennui pour moi.

Chaque activité est indépendante.

Il n'y a pas de coordination, parce qu'il n'y a pas de coordinateur. S'il y a coordination, quelle qu'en soit la raison, elle arrive avec une réponse.

IV - LA FIN DES CROYANCES

Qu'en est-il de l'attention ?

Je vais vous dire quelque chose : Je suis assis ici, et quelque chose bouge là-bas. La lampe vacille. Je vois la beauté d'un lever ou d'un coucher de soleil. Cette chose m'enlève à cette autre. Et le mouvement est guidé par ce qui arrive alentour.

La concentration n'est pas possible, elle demande mon attention totale. L'attention totale n'existe pas.

À partir du moment où, d'ici, il a bougé là-bas - parce qu'il y a un mouvement là-bas -, ce moment m'a sorti de ce qui arrivait juste ici, et m'amène là-bas parce que vous bougez la tête.

Donc, il n'y a rien comme de la concentration, et ce n'est pas nécessaire.

Si une chose demande de l'attention, quelle que soit la cause, c'est déjà là.

La distraction est la façon naturelle de fonctionner pour le corps. Elle fait partie de « cela », et on nous force à croire que la concentration est nécessaire. Si elle est nécessaire, vous n'y êtes pas.

Le corps est constamment distrait, constamment « attracté ».

Bonheur, malheur, ne sont-ils que des concepts ?

Il n'y rien pour moi qui puisse être le bonheur, par conséquent je ne peux jamais être malheureux. Jamais !

Je ne sais pas ce qu'est le bonheur, comment puis-je être malheureux ?

Le bonheur est toujours relié à ce que vous voulez obtenir. Si vous obtenez ce que vous voulez vous êtes heureux, si vous ne l'obtenez pas vous êtes malheureux. C'est toujours relié à autre chose.

Il y a interférence...

L'activité sensorielle est extraordinairement active, tout le temps. Car rien n'interfère avec l'activité des sens. Aucune traduction. Pas de censure, pas de choix ici. Que vous regardiez le coucher du soleil ou quelque chose que vous condamnez.

Ainsi, une femme nue et le coucher de soleil sont exactement les mêmes ; cela ne signifie pas que vous regardez ceci ou cela, les deux sont

en dehors, vous ne regardez ni ceci ni cela. J'utilise des exemples crus.

Généralement, nous condamnons certaines choses et nous apprécions ou profitons d'autres choses. Tout dépendra de ce qui arrive là en dehors, c'est tout. Il n'y a personne qui manipule ces activités.

Lorsque je dis « ma main », suis-je en train de traduire ?

D'abord personne ne dit : « C'est une main. » Il n'y a pas de totalité. Je n'identifie pas cette main avec quelque chose à l'intérieur. La main et l'objet sont absents. Ceci n'est pas une main, à moins que vous ne me le disiez.

Vous dites d'abord que c'est « une main ». Puis vous dites que c'est « ma main ». Puis, « ma main » touche ce bout de bois. Vous ne le traduisez même pas en tant que sensation. Vous ne savez pas ce qui arrive là-bas. À moins d'y être. Et vous êtes le savoir qui est mis là-bas.

Qu'en est-il de ce savoir ?

Le savoir dont nous parlons est un son. Bois. Caméra. Femme. Homme. Main. Noir. Blanc. Rouge.

Ce sont des sons.

La mémoire est un son. Du son mis en boîte au travers du son et manifesté par le son.

Que vous le disiez à haute voix ou que vous le disiez à vous-même : « C'est noir. » ; « noir » est un son. C'est du bruit. À moins de vous demander « qu'est-ce qui est rouge, noir, blanc, femme, beau, homme, etc. ? » Merveilleux. Tout est lu en tant que son.

Si l'objet est très dur, automatiquement, la main, pour se protéger, s'éloignera de la chose. Vous n'êtes même pas pris en compte.

Je donne souvent l'exemple d'une patate brûlante. Vous ne dites rien, instantanément vous la laissez tomber. Vous ne savez même pas que vous allez la laisser tomber.

Est-ce qu'il y a un corps, ou non ?

Vous pouvez dire logiquement : « Tiens, voilà un corps. » La connaissance que vous avez du corps est la seule chose qui soit. Si vous ne l'avez pas, le corps n'y est pas, que ce soit le vôtre ou celui de quelqu'un d'autre.

Ce n'est pas une chose simple. Quand ça opère de cette façon, c'est très dangereux ! Pour vous. Vous êtes là, vous discutez, vous regardez votre femme et vous ne savez pas que vous regardez votre femme. C'est la fin de l'histoire. Il suffit d'une fraction de seconde.

Non pas comme la maladie d'Alzheimer, où la personne ne sait pas ce qui se passe.

Si vous ne savez pas ce que vous regardez, c'est la fin pour vous.

Le « vous », tel que vous l'expérimentez, n'est plus une mémoire. Je ne regarde pas ça comme un arbre, je ne me dis jamais « c'est vert ». Je ne me dis jamais « c'est rouge », sauf s'il y a besoin. Je n'ai pas besoin de dire « c'est une main », encore moins « ma main ». Quel est le besoin pour moi ?

La question : « Est-ce ma main, ou la sienne ? » Le savoir acquis me dit, et m'oblige à croire, que c'est ma main, non la sienne.

Vous pouvez en parler logiquement, sempiternellement, vous n'arriverez à rien.

Il n'existe aucun moyen d'expérimenter sans avoir la connaissance de l'expérience. Si vous ne le savez pas, vous ne pouvez pas expérimenter.

L'expérience n'est pas quelque chose de mystérieux et mystifiant. Que ceci soit « dur » peut exister de tout temps, mais jamais on ne me dira que c'est « dur ».

Y a-t-il quelque chose au-delà de l'expérience ?

Il n'y a rien au-delà. Tout ce que nous pouvons expérimenter est ce que nous expérimentons ! Et ce que nous expérimentons est ce que nous avons appris. Le savoir que nous avons des choses.

Dire qu'il y a quelque chose au-delà n'a aucun sens. Même ce que nous prenons pour réel ne peut pas être expérimenté ! Pourquoi projeter autre chose ? Il n'y a pas d'au-delà, du tout. Même l'au-delà vient par une connaissance transmise par d'autres. Ils trompent tout le monde.

Pouvoir expérimenter quelque chose au-delà, quand il n'y a aucun moyen de pouvoir expérimenter la réalité de quoi que ce soit ! Et pourquoi parler de réalité ultime ? Puisque l'assertion « c'est dur » ne peut pas être expérimentée par moi, sauf si je le sais.

L'espace peut-il être expérimenté ?

L'espace ne peut être expérimenté, sauf par le savoir qui me sépare de ce que je regarde. Je ne parle pas d'unité, de mouvement « unique », de quelque chose d'extraordinaire, rien ! Mais de ce qui me sépare de ce que je regarde. Cela sépare le sens du toucher de la dureté.

Le savoir est là constamment ; vous pouvez parler de « se libérer du connu » et tout ça.. : c'est seulement intéressant pour s'asseoir et babiller, mais vous ne pouvez pas décrire avec quoi vous restez quand le connu vous quitte. Jamais vous ne pourrez le décrire comme l'immensité de la béatitude... C'est zéro. Bon pour le business.

Quand il y a séparation, il doit y avoir deux. Et pour la compassion, deux. Pourquoi diable devrais-je avoir de la compassion pour vous ! Il doit y avoir deux, sinon vous ne pouvez pas dire : « Aimez votre prochain comme vous même. »

Donc, il n'existe rien qui ressemble à l'altruisme ?

Désolé, non ! Mots vides, phrases vides !

Les bons sentiments, comme à la télévision...

On veut se connecter à la souffrance de la personne que l'on voit sur l'écran. Ça nous donne une détente de voir qu'il y a une autre personne qui passe par la même souffrance.

Pour notre confort nous regardons la télé et nous nous connectons à tout cela pour nous permettre de supporter la souffrance, nous mettant en relation avec quelqu'un qui est là en train de jouer un rôle.

Bien sûr, il y a des gens qui souffrent. Cela devient un point de référence. Comme je n'ai aucun point de référence là-bas, je n'ai aucun moyen d'expérimenter la souffrance de l'autre. Donc l'entièreté de mon être répond.

Il n'y a pas d'action, là. Quelle que soit l'action qui vous intéresse, elle est absente à cet endroit. Parce qu'il n'y a aucune séparation.

Pourquoi qui que ce soit pourrait montrer de la compassion, pour quelle raison ? Ce qui signifie qu'il y a déjà division. La personne assise là-

haut et le pauvre gars ici-bas n'ont plus rien en commun ! Qu'est-ce que cette compassion ? C'est bidon !

Pourquoi y a-t-il tant d'enseignements, pour devenir meilleur, vivre d'une façon plus positive, se sentir mieux, pour aider les autres... ?

Pour faire du business ... Il existe une demande pour ce genre de choses, et ils en profitent ! L'offre et la demande, c'est du business.

Pourquoi nous racontons-nous des histoires ? J'ai toujours été sûr que Bouddha était un entubeur de première ! Il s'est fait avoir lui-même, ensuite il a entubé l'humanité entière !

Pourquoi est-ce que je m'entube moi-même ? Voilà ma question.

Je me fous de l'humanité, qui suis-je pour m'occuper de l'humanité ? Personne ne m'en a donné mission.

Pourquoi tant de personnes ont-elles besoin de ces choses ?

Le confort !

Et pour quelles raisons ?

Le troc... Parce que j'aime me faire avoir.

Nous avons besoin de croire.

C'est la croyance ! C'est votre besoin de croire. On remplace toujours une croyance par une autre.

Ce que je dis, c'est qu'il n'y a personne pour croire ici. Vous voulez croire, vous avez besoin de croire ! C'est la même chose. Vous ne pouvez pas vivre sans croyance.

Quelle que soit la croyance.

Si vous ne croyez pas en l'Église, vous croyez aux politiciens, au Premier ministre, etc. Nous y croyons totalement, pourquoi ? Parce que la fin des croyances, c'est votre fin à vous ! Donc vous êtes obligé de remplacer une croyance par une autre.

Vous êtes croyance !

Ce que vous appelez « moi » est né de la croyance, et ne peut pas vivre sans croyance.

C'est la raison pour laquelle un nombre croissant de personnes s'intéressent aux chakras, à toutes sortes de choses ; ils acquièrent une nouvelle technique et se sentent si bien, etc. Magnifique ! On change les noms et on recommence !

Pourquoi changer son propre nom, parce qu'on a construit une autre identité autour de ce nouveau nom ?

Tout cela, comme vous l'avez dit, n'est que contamination.

En effet, désolé !

Qu'est-ce qui doit être compris ?

L'instrument que j'ai développé, l'intellect, ne m'a pas aidé à comprendre quoi que ce soit. Ensuite on m'a fait croire qu'il existait quelque chose comme l'intuition, une autre façon de comprendre l'en-deçà, l'inaccessible.

Donc j'arrive à cette certitude que seul l'instrument que j'ai est nécessaire pour fonctionner dans ce monde, sainement et avec intelligence. Mais cela ne peut pas m'aider à comprendre quoi que ce soit.

Et j'ai été trompé, induit en erreur par ces gens qui m'ont fait croire à l'intuition, à la manière intuitive de comprendre. J'ai rejeté tout ça.

Ce dont je parle est le seul instrument, et je n'en ai besoin d'aucun autre, parce qu'aucun ne m'a aidé non plus.

Y a-t-il à comprendre quoi que ce soit ? Il n'y a rien à comprendre ! Mais je ne m'étais pas dit qu'il n'y avait rien à comprendre, j'étais arrivé au point où, fortement, je voyais que ceci n'était pas un instrument et qu'il ne pouvait m'aider en rien.

Dois-je accepter votre réponse ?

Dès que vous repoussez les réponses vous repoussez les enseignants. La sentimentalité s'immisce, c'est la raison pour laquelle nous continuons de poser des questions. En vérité, nous ne voulons pas de réponses.

La réponse que vous désirez doit venir de ce que vous connaissez. Sinon, vous la rejetez. Et si vous acceptez mes réponses, parce que vous pensez que j'en donne - en fait je n'en donne pas -, pourquoi poser ces questions ? C'est tout ce que je demande. Vous acceptez parce que cela vient des réponses que vous avez déjà.

Il n'y a pas d'autre moyen : ou vous acceptez ce que je dis ou vous le rejetez. Si vous l'acceptez, c'est parce que cela conforte la réponse que vous possédez.

Les seules questions que nous ayons sont les questions pour pouvoir fonctionner dans ce monde, sainement et avec intelligence.

Une fois que vous mettez votre confiance en un enseignant, et croyez que cet enseignant a les réponses justes, c'est pour vous le début de vos problèmes.

V - L'ÉTAT NATUREL

Vous avez dit que « l'état naturel » est abandon, un « laisser-être » total ?

Quand j'utilise ce mot, « état naturel », ce n'est pas un terme synonyme d'illumination, de transformation radicale, ou de ces états dont les maîtres parlent depuis le début des temps. Toutes ces expressions n'ont rien à voir avec cet « état naturel » ni avec ce qui m'est arrivé.

Je dois utiliser ce mot « arrivé », non en tant que résultat de quelque chose, mais dans le sens où c'est simplement « arrivé ». Je ne sais pas pourquoi cela m'est arrivé. S'il y a quelqu'un qui ne le méritait pas, c'est bien moi.

Tout ce que j'ai pu faire dans ma vie pour être illuminé, pour atteindre ces états dont ils parlent depuis toujours ! Ce n'est pas « ça », je le sais. J'ai tout essayé.

Qu'en fut-il de votre éducation dite « spirituelle » ?

Je fus élevé dans un environnement de maîtres spirituels de toutes espèces, à tous niveaux. Mon seul intérêt fut dès le départ de prouver qu'il se trompaient eux-mêmes et trompaient l'humanité.

Lorsque j'ai eu goûté aux expériences spirituelles dont ils parlaient, transmises de génération en génération, j'ai toujours été persuadé qu'ils expérimentaient en quelque sorte par drogue mentale. Ils buvaient à tant de coupes !

Aussi je maintenais que les grands rishis des Indes étaient tous azimutés.

Je les écoutais parler, essayant de communiquer ces expériences d'extases, etc., que moi-même j'ai expérimentées lorsque j'étais jeune, assis dans les Himalayas.

Pendant sept ans, presque continuellement j'allais méditer dans des grottes, des heures et des heures, j'ingurgitais tout, tout ce qui avait été dit par les saints, les sages et les sauveurs. Puis je me suis lancé dans les pratiques de yoga, la méditation, et bien d'autres choses.

Et je découvris soudainement que toutes ces expériences, ressenties avec l'aide de ma pensée, n'étaient rien ! Qu'il n'y avait rien. Aussi, j'ai tout rejeté en bloc. J'ai fui tout cet ensemble.

Je n'étais pas sûr de moi, mais une certitude en moi me disait qu'il n'y avait RIEN.

Tous les maîtres spirituels, depuis toujours, ont été des entubeurs, pour les autres et pour eux-mêmes.

Pourquoi devrais-je me raconter des histoires ? Qu'ils trompent l'humanité, mais pas moi ! Je ne suis pas un sauveur.

Même ma rencontre avec Ramana Maharshi ne m'a pas aidé, quelqu'un m'y avait traîné.

Tout est sorti de mon système, cet hindouisme, ces religions que j'avais étudiées, ces philosophies.

Je n'appelais pas ces gens malhonnêtes ni menteurs, mais je me demandais : « Pourquoi agissent-ils de la sorte ? » En privé, leur vie est si différente.

Que pouvez-vous me dire sur Krishnamurti ?

Krishnamurti assurait qu'il était un homme original, que ses enseignements étaient révolutionnaires. Non que je fusse attiré par son enseignement, mais nous avons été élevés dans la même atmosphère. Nos maîtres furent les mêmes.

Je dois vous dire que Krishnamurti fut mis sur le pire des plateaux : celui des théosophes, prêt à devenir un bouddha ! Et ce pauvre K., bien qu'il fût appelé un messie, et mis sur la pire des scènes, comme celle d'un bouddha, faisait la queue leu leu derrière Annie Besant, Leadbeater, et Jinarajadasa. Le pauvre, il n'arrivait qu'en quatrième position ! Ils se suivaient dans l'ordre. Eux, au moins, avaient leur chance.

Tant de micmacs, comme la réincarnation !

Et Leadbeater, quelle fut votre impression lorsque vous l'avez rencontré ?

J'avais sept ans et assistais au Golden Jubilee de la Société théosophique. Il y avait trois mille délégués, et ces vieilles dames alentour, en chaussures de tennis, s'introduisant les unes aux autres : « Je suis la reine Victoria, ou ceci ou cela... », et je découvris que plus une seule figure religieuse ne me restait, pour retrouver l'instant de ma naissance. Même les

étoiles m'échappaient, certaines avaient pris les noms des plus grosses ! Je n'avais plus rien pour moi.

J'étais là, tout petit, assis devant Leadbeater. Il parlait sérieusement, les yeux à moitié ouverts, à moitié fermés... Je me suis dit : « S'il ne voit rien en moi, c'est qu'il n'est pas clairvoyant ! » J'étais si confiant en moi que je ne lui accordais plus aucune importance. Il ne me voyait pas.

Si je comprends bien le cheminement, vous étiez promis dès votre naissance à une grande destinée ?

En effet, ma mère, « my silly mother », en mourant, avait appelé mon grand-père - j'avais sept jours - ; la pire chose qui me soit arrivée : « Je pars, dit-elle, je vous confie ce garçon. Il est né pour une grande destinée. Faites ce que vous pouvez, afin que son destin s'accomplisse. »

Les théosophes, à l'époque, pensaient - je ne sais pas ce qu'ils croient maintenant - que l'on devient clairvoyant juste avant de mourir.

Aussi mon grand-père abandonna-t-il sa pratique (il lisait les lettres de la vie des Maîtres, etc.). Il commença à s'occuper de moi, il m'obligea à manger d'une certaine façon, bref, c'était l'enfer.

Je n'ai jamais partagé ce souhait de ma mère... son rêve de clairvoyante.

Pour vous, ce fut plutôt traumatisant !

Tout cela fut traumatisant, mais malgré tout je ne les ai pas appelés « gens malhonnêtes ». Eux-mêmes se trompaient. Après la mort d'Annie Besant, j'avais juste quatorze ans, Leadbeater est parti en Australie, nous sommes allés à la gare lui dire au revoir. Il nous a dit : « Je serai de retour en décembre ! » Lui-même l'a dit ! Seul son cercueil est revenu. Vous voyez ! Et ils ont accompli les derniers rites là-bas. Mais pourquoi est-ce que je vous raconte toutes ces choses ?

L'enseignement de Krishnamurti a-t-il joué un rôle important dans votre vie ?

Je n'ai jamais vraiment été intéressé par l'enseignement de Krishnamurti, parce que quelque chose en moi refusait d'adhérer à cet

enseignement, à son vocabulaire quelque peu mystique. Après-guerre, il établit un nouveau jargon psychologique.

Que pensez-vous de Freud et de sa psychologie ?

La psychologie ? J'étais à l'université, étudiais la « psycho » à l'époque, ainsi que la « philo ». C'est alors que j'ai réalisé que Freud était le plus grand fraudeur du XX^e siècle, qu'il n'y avait rien à en tirer.

Cela fut révélé par la suite, par Perry Mason, celui qui fit des recherches sur ses archives. Il a découvert, il n'y a pas si longtemps, qu'il falsifiait des cas pour justifier des hypothèses élaborées pour ses théories. Perry est tombé sur l'une de mes phrases à ce sujet, et voulut me rencontrer.

Déjà lorsque j'étais étudiant, je savais que ce Freud n'était pas adéquat !

Revenons, si vous le voulez bien, à Krishnamurti

J'avais donc un réel blocage pour accepter l'enseignement de Krishnamurti. Je savais aussi que la dissolution de « l'Ordre de l'Étoile » venait essentiellement d'une querelle de famille, je connaissais toutes les histoires internes de la Société théosophique.

K. désirait s'établir en tant que maître spirituel, à sa manière, seul. Il a réussi. Mais je ne me suis jamais intéressé à ce qu'il essayait d'enseigner !

Je l'ai écouté pourtant, chaque fois qu'il venait à Madras, sept années durant. Jamais je ne voulus le rencontrer, et je ne désirais pas lui parler. Puis je l'ai carrément laissé tomber !

On m'obligeait à aller le voir, pour m'aider à clarifier certains points. Je me disais : « Je l'entends sur le podium, pourquoi devrais-je aller le voir ? Je n'ai pas besoin de lui pour clarifier quoi que ce soit, je sais ce qu'il dit ! Son enseignement ne m'intéresse pas, il n'y a rien d'original là-dedans. Rien de révolutionnaire. »

Avant de m'en débarrasser définitivement, j'ai bien dû le voir tous les jours, pendant quarante jours. Je lui ai ensuite tourné le dos.

Vous avez rejeté définitivement tous ces enseignements.

J'avais la certitude que tous se trompaient, s'embobinaient eux-mêmes, et qu'ils trompaient l'humanité entière !

Ma question était : « Est-ce moi que je trompe ? »

Ce point central de mon rejet d'eux tous, venait du fait que nous étions membres de l'école ésotérique, en théosophie, avec la croyance ancrée que l'enseignement possède « la chose », Cette confiance donnée se tenait au centre. Cela m'a donc pris des années. Je n'étais pas sûr, mais j'avais la certitude qu'aucun maître spirituel, jamais, ne pourrait aider !

Tous m'ont entraîné dans une mauvaise direction. Plus encore les enseignants séculaires, qui ne sont qu'intellectuels, comme le reste des philosophes.

J'avais commencé avec Descartes, « je pense donc je suis », le père de la philosophie moderne. Il n'a pas eu le cran de dire « si je ne pense pas, est-ce que je suis ? », si bien qu'il a tout foutu en l'air.

Vous sembliez savoir ce que vous vouliez.

Le vouloir m'habitait, « ce que je voulais », La seule question que je pose aux gens qui viennent me voir à présent est : « Qu'est-ce que vous voulez ? »

Je savais ce que je voulais, clairement ! Et personne ne m'aidait ! Je n'allais pas chercher sur la place du marché, je n'ai rendu visite qu'à deux personnes seulement : Hamana Maharshi - si vous pensez qu'il était la fleur de la culture hindoue - et K., voilà, c'est tout.

Tous deux ont été évacués de mon système !

Avez-vous revu Krishnamurti en Suisse ?

À Gstaad, je n'ai jamais rencontré Krishnamurti. Tous ont essayé de m'amener à son chalet. Je ne lui ai pas une seule fois rendu visite depuis que je lui ai tourné les talons.

Son entourage ne m'aimait pas beaucoup. Tant que je ne mentionnais pas son nom et ne l'attaquais pas, les gens ont continué à venir me voir. Sauf ceux qui lui étaient très attachés ou qui faisaient partie de son organisation. Mais plus encore, après.

Tout le monde, un jour ou l'autre, est venu ici. Même son hôtesse italienne décida de venir me voir, pour savoir pourquoi j'attirais tant de gens

et les éloignais de K.. Voici le récit qui m'en a été rapporté: elle est entrée chez K. Et lui a dit : « La source des deux rivières est la même. » ; il n'a pas réagi à sa phrase. Elle ajouta : « Les rivières vont dans des directions différentes. »

Les gens disaient à K. : « U.G. vous appelle de ce nom, ou d'un autre... les mots sales de la langue anglaise... » Il répondait : « C'est O.K., mais qu'est-ce qu'il dit ? » Personne n'arrivait à lui répéter exactement ce que je disais. Et moi d'ajouter : « Il a mon numéro de téléphone, il n'a qu'à me passer un coup de fil, je le lui dirai. » Mais nous ne nous sommes plus jamais rencontrés.

À Gstaad, je l'évitais toujours, chaque fois que je traversais la rue. Valentine me disait : « Pourquoi l'évitez-vous ? » Je ne tenais ni à le voir ni à lui parler de nouveau, non que j'eusse quelques griefs contre lui...

Un jour, deux ou trois ans avant qu'il ne cesse de venir ici... nous nous sommes croisés. Il ne savait pas que j'étais juste devant lui. Le trottoir était si étroit que nous ne pouvions nous éviter. Tous les deux, nous avons fait namaste suivant notre vieille tradition indienne, et il m'a laissé le passage ! Il est descendu du trottoir. Nous n'étions pas prêts pour une collision. En réalité, c'est moi qui aurais dû descendre.

Je ne vous dis pas les commérages le lendemain au village ! : « Qui a fait quoi à qui ? » Parce que pour eux, il devait être placé à un niveau supérieur. Mais tout s'est fait automatiquement. Lui m'a laissé le passage. C'est la dernière fois que je l'ai vu. Fini !

Les « clairvoyants » disaient : « Il y aura encore une rencontre, quand K. se sera arrêté de parler. » Il s'arrêta de parler. Il loua un chalet à Rougemont. Il avait dit qu'il reviendrait à Gstaad. Il resta tout un été sans donner de conférences. On était en juillet. Il est mort en février.

Y a-t-il un contenu spirituel dans vos actions ?

Pourquoi ces gens annonçaient-ils qu'ils étaient dans le futur de l'humanité ! Il n'y a ni clairvoyance ni clairsaudience, rien du tout ! Nous avons ce que les animaux possèdent ; les chiens, les chats, ne donnent pas de contenu spirituel à leur comportement ! Ils ne donnent aucune signification à leurs actions.

Valentine, mon amie suisse, avait cinq chats. Elle a vécu avec moi pendant vingt-huit ans - toujours des multiples de sept- ; mais les cinq

dernières années, elle demeura aux Indes. Elle voyageait toujours avec moi.

Quand nous nous sommes rencontrés, elle avait soixante-quatre ans et venait de prendre sa retraite. À l'époque, j'avais besoin d'elle, elle avait besoin de moi, pas en tant qu'homme et femme, mais par simple besoin. Et la rencontre se fit, elle était là !

Donc elle avait des chats, et chaque fois que ses chats faisaient des petits, elle les tuait. Comme j'observais la chose, elle dit : « Que ferions-nous avec des centaines de chats ? » « Comment pouvez-vous faire cela, vous qui aimez les chats ! », lui répliquai-je.

Un seul chat est resté, j'observais les relations qu'elle entretenait avec lui, la façon dont elle le massait.

Un jour, elle décida de quitter cet endroit. Mais chaque fois qu'elle revenait, le chat était là, quelques minutes avant ou après qu'elle arrive, j'ai vu cela combien de fois !

Une autre anecdote. J'étais à Sanary, dans le midi de la France, il y avait un chat dans l'appartement d'à côté, qui venait nous voir tous les jours à six heures du matin. Il se mettait à mes pieds. Je ne l'ai jamais touché. Je n'aime pas toucher, même pas les humains ! Et à dix heures, le moment où je partais, il s'en allait. Cela a duré un mois ! Puis, j'ai été invité à voir une famille à Marseille ; j'ai dû partir à cinq heures du matin ; le chat était là pour me dire au revoir. Etonnant !

Ne donnons à cela aucune signification religieuse ou spirituelle. Ces animaux sont là comme éléments protecteurs de l'organisme vivant. C'est pour cela que je dis toujours : « Si vous ne pensez pas, vous pouvez toujours traverser une rue. » Si vous ne pensez pas, si vous n'avez pas peur, les cinq sens prendront le dessus.

Il s'agit là de perception.

L'œil physique, à sa façon, mesure les distances, il ne dira pas le nombre de mètres, puisqu'il est à l'endroit où vous êtes.

Quand vous êtes debout, vous avez l'impression que les autos passent au travers de vous comme si elles le faisaient réellement.

J'arrive à mesurer les distances des sons. Un mécanisme le fait. Les vibrations du corps deviennent pratiquement celles de l'auto qui passe. Il n'y a peut-être pas le sens du toucher, mais une coordination qui fonctionne sans coordinateur.

Peut-être serez-vous un jour écrasé, mais les animaux aussi se font parfois écraser. Cela dépend de votre propre instrument: je n'appelle pas cela de la clairvoyance. Je ne lui donne pas une signification spirituelle, je ne sais pas quel nom lui attribuer. Rien à voir avec le futur, les animaux ne connaissent rien du futur. Cela fait sans doute partie du mécanisme de survie.

Vous-même, avez-vous des pouvoirs psychiques ?

Il fut un temps où j'avais l'impression d'avoir certains pouvoirs psychiques. Je lisais les lignes de la main et pouvais prédire certaines choses.

Un directeur de théâtre est venu me voir un jour, avec sa femme. Il savait que je lisais dans les lignes de la main. En fait, je me trompais moi-même et trompais tout le monde ; c'est une confession honnête, je l'avoue.

J'ai utilisé ça à Londres quand je me sentais totalement abandonné, pour survivre. J'allais au Club Commonwealth, où je m'asseyais et attirais tout le monde. Ils prirent soin de moi. C'est comme cela que j'ai pu tenir le coup.

Cet homme de théâtre, donc, nous a invités à dîner avec Valentine. Il était assis en face de moi et me dit : « S'il vous plaît, lisez-moi les lignes de la main. » Sans jeter un coup d'œil sur sa paume, je répondis : « Vous avez un cancer. » En effet, il mourut une ou deux semaines après.

Juste avant de quitter Reno pour me voir, les docteurs lui avaient dit : « Vous n'avez pas de cancer ! » Et après m'avoir entendu, il est retourné à Reno revoir ses médecins, qui lui déclarèrent : « Désolés, nous avons fait une erreur de diagnostic, il ne vous reste que quelques jours à vivre. » Il n'y a aucune explication rationnelle à cela. Pourquoi d'ailleurs est-ce que je raconte ces choses ?

Avez-vous toujours ces pouvoirs ?

Après ma « calamité », je sortis de ma chambre et m'écriai : « Valentine, j'ai perdu mes pouvoirs ! » Et Valentine de répliquer : « Vous n'en avez jamais eu. » Elle était brillante, très intelligente.

Tout cela sortit de moi !

VI - UNE CALAMITÉ

Lors de cette expérience que vous appelez « calamité », que vous est-il arrivé exactement ?

Ce qui m'est arrivé ne pourrait jamais être reproduit par aucune volonté. Je ne sais même pas ce qui m'est arrivé.

Certainement pas ce qu'on m'avait fait croire, l'état des « illuminés », toutes ces choses dont ils parlent.

Je n'ai aucun moyen de connaître quoi que ce soit ! Je n'ai pas l'image « ça, c'est moi ». Donc, aucune image de qui que ce soit. Dès que je me tourne, je n'ai plus d'image de vous. « À quoi ressemble-t-il ? » Oh, bien sûr, je peux dire : « Il a un mouchoir... la couleur de votre pull-over est bleue. » Cela, sans avoir créé une image de ce qu'est la couleur bleue, orange, ou autre. Les cheveux noirs, la barbe : ce ne sont que des mots !

C'est pour cela que je dis à tout le monde : « Ne venez pas me voir, vous n'obtiendrez rien, car il n'y a rien à obtenir. » Il n'y a rien à faire avec ces « choses ». On vous a fait croire à l'illumination, à la réalisation... Ceci est beaucoup trop dangereux, vous ne pouvez vous y intéresser.

Votre « calamité », comment était-ce ? Que se produisit-il exactement ?

Vous ne savez plus rien du tout. Vous regardez votre femme, et vous ne savez plus qui elle est. Tout s'arrête, d'un coup.

Comment pourriez-vous vous intéresser à un tel état ?

Ce n'est pas possible. Avoir une femme n'a plus de sens. Quand ma fille est assise à côté de moi, je dis « ma fille ».

Le lien « fille » est pourtant bien éventé. Si je dis « ma fille », c'est pour vous faire comprendre qu'elle n'est pas la fille de quelqu'un d'autre.

Le verbe devrait être enlevé du langage. Le verbe maintient deux mots : « ma... fille ». La relation s'établit par lien ; s'il n'y est pas, plus de relation.

Ma fille me disait une fois : « Je suis votre fille, je suis votre fille », accompagnée d'un toutou blanc qui la suivait. Or, je ne vois pas de différence entre cette chienne et ma fille. « Vous appelez votre fille une chienne ? » me dit-on, choqué.

Je ne m'intéresse à aucun de ces liens. Les relations s'arrêtent, les proches, les chers, le monde autour de soi. Comment, je le répète, pourriez-vous vous intéresser à ce genre de choses ?

À quel point en êtes-vous arrivé ?

Crûment, je suis de retour à l'état animal. Je ne suis pas différent d'un chien, d'un chat, d'une limace, et je n'ai aucune raison de croire que nous sommes nés et créés dans un but de grandeur, d'amour au-dessus de toute forme de vie.

Penser que le monde est créé pour notre bénéfice est justement ce qui détruira l'humanité.

Tous les sages ou maîtres disent qu'il y a quelque chose qui doit être libéré.

Que veut dire « libéré » ? Je ne me sers jamais de ce mot. Il n'y a rien dont on doive se libérer.

Pendant des années et des années, je voulais être comme Bouddha, Jésus, ou tous ces illuminés. Tout à coup, assis sur un banc, je me suis dit que je ne l'étais pas, et que j'étais dans le même état que tous ces gens qui passaient. Ce fut ma première réalisation.

La deuxième fut : « Comment diable savoir que je suis illuminé, alors que, hier encore, je disais ne pas l'être ? »

Vouloir être comme tous ces maîtres spirituels. Et tout à coup je me dis illuminé !

Comme la première expérience spirituelle que j'avais eue à l'époque, extatique, comment savais-je ?

La même connaissance se passe de génération en génération. « Il est comme ça, l'illuminé, en cet état-là. » « Comment le sais-tu ? comment le sais-tu ? comment le sais-tu ? », je me posais cette dernière question comme une ritournelle.

« Comment » signifie que vous voulez savoir. Et ce fut la fin. Plus de question. Fini...

À tous ces gens qui viennent vous rendre visite, que leur dites-vous ?

Je n'ai aucun désir de libérer qui que ce soit de quoi que ce soit. Sauf au niveau matériel. C'est la seule réalité.

Puisqu'il n'y a pas de barbe à papa spirituelle, qu'il n'y a rien de spirituel, vous arrivez alors à la réalité de la « chose ». Vous n'êtes plus pris dans « raison et tort », « vrai et faux », « bon et mauvais ». C'est sans doute la seule différence entre vous et moi. Je ne suis pas pris dans raison/tort, vrai/faux, bon/mauvais.

Si je fais quoi que ce soit de mal, j'accepte la punition donnée par cette société, sans même y penser. L'idée ne m'effleure même pas de savoir si « je dois subir cette punition ou pas » - vous pouvez croire que c'est idiot mais même l'idée du légal ne m'effleure pas.

Je ne lutte donc pas, je ne cherche pas l'affrontement, pour m'élever au-dessus de ces choses et fonctionner différemment. Je ne suis simplement pas pris dans « tort et raison », bien que je sache que tout cela n'est que de la gnognote, tout ce que la société a voulu nous faire croire.

Parfois, j'explose devant les gens, utilisant un langage très fort. Qu'ils acceptent ma parole ou pas, il n'y a aucun jugement. Vos actions, mises et élaborées dans votre cadre, ramènent à « cela est faux ». Je ne dis jamais quoi que ce soit qu'ils ne traduisent comme mauvais. Mais, de ma part, il n'y a aucun jugement de valeur. Les mots descriptifs que j'utilise sont utilisés ensuite par votre système de valeurs qui condamne.

C'est la seule chose que vous ayez : essayer de cadrer dans ce système. Voilà pourquoi vous souffrez.

Je ne suis donc pas en conflit avec la société. Elle ne peut pas être différente, elle ne sera jamais autre.

Ce « monde en transition », vers quoi ? En quoi ? Où ? J'ai donné de nombreuses conférences là-dessus. À quoi bon ? Ramener des centaines de dollars ? Bon pour moi ! S'ils n'aiment pas ce que je raconte, qu'ils aillent voir ailleurs !

Y a-t-il quelque chose à sauver dans ce monde ?

Mon intérêt est tout d'abord de ne sauver personne. Qu'ils volent ou qu'ils tuent, ils ont mes vœux pour aller crever en enfer. Je ne lèverai pas le petit doigt. Les sauver de qui et de quoi ? Et en plus, qui m'en donnerait l'autorisation ?

Je ne trouve rien à reprocher à ce monde ! Tout est là, pourquoi n'être pas capable de l'accepter tel quel ? C'est votre problème. Pourquoi y mettre vos morales possessives ? Pourquoi le condamner ? Je ne suis aucunement en conflit avec cette société; elle ne peut être différente.

Mon grand-père, avant de mourir, m'assurait que j'allais trouver un monde meilleur que celui qu'il quittait. Meilleur en quoi ? Nous nous trouvons, non pas dans un monde comme en rêvait mon grand-père, mais dans un monde bien pire, par rapport à sa définition. Ne serait-ce que dans ma vie, j'ai vu deux guerres mondiales. Actuellement, il y en a à peu près trente-cinq d'un autre type... guerres... foyers de guerre.

Pourquoi parler de paix ? Où est-elle ? Quel genre de paix voulez-vous ? La paix dont on parle est celle entre deux guerres.

Même chose en ce qui concerne la méditation : la paix expérimentée est une paix entre deux guerres, et tout recommence. Personne n'a jamais vraiment fait de méditation. Ils deviendraient fous, cela les rendrait malades ! Personne ne l'a fait, je le sais ! Si quelqu'un faisait sérieusement de la méditation, il finirait à l'hôpital psychiatrique. Vous pouvez essayer toutes les techniques - j'y suis pratiquement arrivé - mais j'ai eu de la chance, on ne m'a pas enfermé !

Aussi je maintiens, même aujourd'hui, que la frontière entre un fou et moi est très mince, extrêmement mince.

Si vous vous mettez dans une voie de garage absolue, que faire ? Je n'étais pas réactionnaire, inadapté à ce monde. Je suis né dans la richesse, la protection. Nous accumulions tous les succès, et aucun échec. Pas un seul échec dans ma famille ! Avec ces normes, j'ai vécu au milieu d'assassins, de voleurs, de violeurs, de gens sans foi ni loi, de mendiants, de saints, de sauveurs.

Mon problème était : « Qu'ont-ils que je n'ai pas ? » Comment se fait-il qu'ils disent exactement le contraire de ce que je suis ? Vous êtes donc celui qui va me transformer en égoïste ou non-égoïste ! Vous n'êtes pas égoïste ?

Je le suis ! Quelle importance ? C'était vraiment mon problème. « Qu'avez-vous que je n'ai pas ? ».

Quand j'étais à l'université et que j'étudiais la philosophie, mon professeur était considéré comme un homme vraiment brillant. Pas par moi ! C'était un conférencier médiocre, j'étais meilleur que lui ! Moi aussi, je pouvais lire vingt livres comme lui ! Qu'est-ce qu'il avait donc que je n'avais pas ?

Dès lors, je n'ai jamais mis de photos de quiconque sur les murs de chez moi. Je n'avais pas même une peinture ; si j'avais dû choisir un portrait, j'aurais mis sans hésiter Al Capone, ou quelque meurtrier de première classe, parce qu'en vérité je pourrais devenir comme eux si j'en avais les tripes. Mais, bien entendu, il faut en payer le prix.

J'ai babillé sur tous ces aspects de ma vie. Vous ne me croirez pas, mais je ne sais même pas ce que je dis ! Vrai ! De qui est-ce que je raconte l'histoire ? Et quelle histoire ? Il n'y a pas d'histoire...

Et ces sages qui disent : « j'ai enseigné toute ma vie pendant cinquante ans et je n'ai libéré personne. »

Ils pleurent, comme tout le monde ! Je ne mourrai pas comme eux. Vous savez, je n'ai pas réussi à libérer qui que ce soit de quoi que ce soit ! Voilà pourquoi j'assure qu'il n'y a pas de libération, qu'il n'y a rien dont on doive se libérer.

Pensez-vous que je sois dingue au point de croire que je vais libérer un quelconque individu ? Que ce que je vais dire va aider qui que ce soit ?

Une seule chose pourtant : si vous saisissez l'essence de ce qui est dit, vous serez moins embourbé.

Vous n'avez aucune idée de l'énergie dépensée pour atteindre vos buts ! Que ce soient des buts matériels ou spirituels. Peu importe ! Ma façon crue de le dire : « Que je m'enfue avec la femme de mon meilleur ami, ou que je veuille atteindre l'illumination est la même chose, puisque j'utilise le même instrument pour atteindre le but », et cela consume une énergie énorme.

Cette énergie est libérée. Mais il ne s'agit pas d'une énergie spirituelle.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Cela signifie que vous êtes moins embourbé.

Vous ne serez jamais dans mon « état ». Pourquoi vouloir être comme un autre ? Ce que vous êtes est unique. Il n'y a personne d'autre comme vous sur cette planète. Pourquoi vouloir autre chose ?

Tant que la pensée est là, ce mouvement qui cherche à comprendre - il n'y a rien à comprendre - vous recommencerez, encore et encore la même chose. La clarté d'esprit, seule, est tout ce qui est nécessaire.

La force de la pensée renforce ce dont vous voulez vous libérer, que vous essayiez, d'une façon ou d'une autre. À chaque moment, quelle que soit la direction, la pensée renforce ce dont vous voulez vous débarrasser.

Un livre pourrait-il remettre les choses à leur place ?

Voici le livre italien qui vient de paraître : le Malentendu de l'illumination, C'est vraiment une erreur, cette illumination.

Vous ne me croirez pas - Dieu m'en soit témoin je ne sais même pas ce qui se trouve dans ce livre. Ai-je vraiment dit toutes ces choses ? Aucune importance. Quand ces gens me contactèrent pour le publier, je leur ai dit : « Ce qui ne vous a pas aidé, n'aidera personne. Pourquoi voulez-vous le publier ? »

Il n'y aura jamais de copyright. Faites comme bon vous semble. Dites que cela vient de vous. Je m'en fous. Si les livres pouvaient aider, le monde serait autre.

Étant qui je suis, comment le monde peut-il être différent ? Ce que disent les politiciens ne m'intéresse pas. Je suis, un échec, un échec total. Reste l'argent. C'est la chose la plus facile à gagner dans ce monde si vous vous y consacrez totalement.

En ce qui me concerne, je le répète, il n'y a rien dans ce monde qui cloche.

Pouvons-nous revenir au concept « mémoire-information » ?

Je n'ai pas de pensée. Est-ce que je me dis « c'est un magnéto », en regardant votre engin ? Je suis comme un ordinateur. Ce qui a été engrangé dans la mémoire, sort. C'est vous qui faites fonctionner cette machine. Si l'ordinateur ne répond pas, c'est qu'il n'a aucune information sur le sujet. Il ne dit pas « je cherche », Il n'y a personne pour chercher ni pour dire que l'information n'est pas trouvée.

À aucun moment je ne me dis « c'est un magnétophone », sauf si on me le demande. À ce moment-là je réponds : « Oui. » Je le vois sur vous. Il est fabriqué au Japon. Toute l'information est présente.

L'activité sensorielle est très rapide.

Les pensées n'arrivent pas aussi vite que vous le pensez... Elles sont lentes. L'activité sensorielle est tellement plus rapide que vos pensées. L'organe de la pensée est donc lent. Le temps qu'il arrive et se mette en forme, l'œil s'est déjà déplacé de là-bas pour se poser ici.

Je ne peux faire attention à ce qu'il fait tout le temps, car mes yeux bougent constamment. Rien n'existe en tant qu'attention totale. C'est ce mouvement qui demande l'attention et non il y a quelqu'un ici qui veut être attentif. Il bouge sa main, donc sans savoir qu'il bouge sa main, l'œil est capturé par le mouvement ici et là, etc. À présent il bouge. C'est la même chose si vous regardez le plus merveilleux lever ou coucher de soleil (je ne me le dis jamais). Si quelque chose arrive, l'attention bouge. Il n'y a aucun besoin de rester avec, sauf s'il y a demande.

La connaissance est la seule chose qui vous intéresse.

Pour vous, toute image a disparu ?

Je n'arrive pas à créer une image quelconque, même assis ici. Parce que je n'ai aucune mesure de moi-même. Si ceci est brûlant, vous vous brûlez. Je me prends pour une merveille, et on m'appelle « connard », C'est ce qu'on pense que je suis ! Je n'ai même pas l'image pour me dire que je ne suis pas un connard. Alors !

Vous pouvez utiliser tous les adjectifs que vous voulez. J'en ai plein ma besace... Quelqu'un m'a appelé charlatan. O.K.. Non que j'apprécie. C'est une réaction. Ce n'est rien. Juste un mot. Je n'ai même pas le sens du mot.

Je suis en train de lire ce livre sur l'argot américain. C'est quelque chose d'incroyable ! Fantastique ! Pour la première fois, je lis. Parce que je veux apprendre. C'est la dernière. Apprendre, non dans un but précis, mais pour mettre dans l'ordinateur. De trois heures du matin à six heures du soir, j'ai lu ce livre.

Vous devriez être ennuyé à mort ; je répète toujours les mêmes choses. Mêmes mots, mêmes phrases. Tout ressort dans le même ordre que dans l'ordinateur.

¹

De nos jours, même les ordinateurs ont leur moralité : j'avais demandé à Julie, une amie, de changer son nom de famille et de s'appeler « Julie Salope », Ses deux fils m'ont dit « d'accord ». Elle a donc demandé officiellement son nouveau nom. L'ordinateur l'a rejeté !

Y a-t-il quelque chose à apprendre ?

Nous n'apprenons que pour avoir un changement.

Je n'ai aucun enseignement; enseigner implique que vous voulez changer. Pour devenir quoi ? Un homme meilleur ? Plus intelligent que vous l'êtes ? L'intelligence qui est là ne peut s'exprimer tant que vous « voulez ».

Pas un mot, pas une vérité, pas une pensée, pas un sentiment, pas une expérience dont je peux dire : « C'est à moi. » Puisque je ne sais pas, quelle importance, d'où ça vient ?

VII - LA VIE A UNE INTELLIGENCE UNIQUE

Il nous faut en quelque sorte éliminer le « comment » ?

« Comment » veut dire que je veux savoir. Si vous n'ajoutez pas « plus et plus » au savoir qui est déjà là, il se ralentit pour arriver à un stop.

Le problème, c'est le langage. Il n'y a aucune raison de créer un nouveau langage. C'est fondamentalement la même chose. Que faire ? Rien. Le seul moyen de survivre est de maintenir sa continuité. Et d'ajouter « plus et plus ».

Peut-on avoir l'expérience de son propre visage ?

Vous ne pouvez pas expérimenter votre propre tête. Vous la verrez dans un miroir et direz « c'est à moi ». Une autre personne la regardera. Mais vous, vous n'avez aucun moyen de savoir que c'est votre visage. « Qu'il est beau ! »

En fait il n'y a aucun moyen d'expérimenter sa propre tête. Vous pouvez la toucher et vous dire « c'est ma tête ». Et alors ? Ça ne veut rien dire du tout.

Je maintiens, même si tous les spécialistes ne sont pas d'accord sur ce sujet, que le cerveau ne joue qu'un rôle minime.

Peut-on expérimenter la vie ?

On ne sait pas où se trouve la mémoire. Le magnétophone ne sait pas ce qu'il a enregistré, ni ce qu'il est en train de répéter. Il enregistrera tout, quelle que soit la langue, grâce à l'aide technique que nous y avons mise. La même énergie de vie s'y trouve. Mais l'énergie vivante, la vie elle-même, vous ne pouvez jamais l'expérimenter.

Notre problème, dès lors que l'on discute du sens de la vie, est de donner une signification à quelque chose que nous ne connaissons pas, sur laquelle personne ne peut rien dire.

Notre problème n'est donc pas la vie, mais vivre !

Nous ne savons pas vivre dans ce monde. Nous sommes toujours en lutte, essayant de mettre ce qui arrive dans le cadre d'un système de valeurs créé par notre société, qu'elle soit orientale ou occidentale. Nous nous forçons. Et quel est ce système de valeurs ? Il est basé sur le modèle de ses

maîtres spirituels. Ils ont proclamé leurs vérités, mais il n'y a aucune validité dans ce qu'ils proclament.

Vivez-vous sans tête ?

Être sans tête ! Je marchais pendant des heures et des heures, des jours et des jours, à Londres, en me demandant « où est ma tête ? ». Je n'ai jamais eu de réponse.

Est-ce que j'ai une tête ? Ce n'est donc pas du tout extraordinaire pour moi d'en parler, mais de là à en faire une philosophie ou quelque chose de spirituel !

Est-ce que j'ai une tête ? D'où viennent mes pensées, d'où sortent-elles ? Ici, il n'y a aucune pensée. C'était mon problème. Je continuais, encore et encore. Quand la tête m'est revenue, tout disparut ; aussi bien la tête que le corps.

Allongé sur mon sofa, dans le chalet à Saanen, je demandais à Valentine : « Où est mon corps ? Je n'ai pas de corps, où est mon corps ? Qu'est-ce qui est arrivé à mon corps ? » Elle me répondit : « Il est là ! » Mais l'endroit qu'elle toucha, cet endroit ressenti, ça ne faisait pas un corps.

La seule chose que l'on expérimente est un corps créé par soi, à partir de l'imaginaire. Sans cela, il n'y a aucun moyen de le savoir.

Si par exemple je regarde une personne, je ne sais même pas si c'est une femme, si elle est jolie, quel genre de visage elle a. Les yeux voient « quelque chose » et ne peuvent rien dire à ce sujet. Aussi, dire à quelqu'un : « Vous fonctionnez d'une manière extraordinaire quand vous vivez sans tête », ne signifie rien pour moi ! Quant à donner des séminaires pour perdre sa tête, quel sens cela peut-il avoir pour moi qui l'ai perdue il y a si longtemps ?

Dans votre expérience, si je puis m'exprimer ainsi, tout disparut ?

Ce fut le summum. D'abord la tête, puis le corps. Impossible de le recréer.

Il n'y a rien d'extraordinaire ni de merveilleux dans cette réalisation d'homme de se créer un corps. Vous et moi dépendons de l'activité des sens ; et ne sachant rien, l'autre doit nous montrer, l'extérieur nous enseigne.

Je dois, en effet, apprendre toutes choses, afin de fonctionner sainement et intelligemment dans ce monde. Sans cela, il n'y aurait aucune issue possible !

Vous me demandez ce qui est devant moi, je vous réponds : « Une table ! » Mais une fois que j'ai dit « table », que se passe-t-il ? La connaissance du mot « table », et ce qu'elle entraîne, n'est simplement plus là.

Des millions et des millions de choses sont ainsi enregistrées.

Nous voulons toujours en savoir plus.

Que voulez-vous savoir de plus ? Seule la demande d'avoir « plus et plus » de connaissances maintient la continuité. Pourquoi vous forcer à vous libérer de cette demande de « plus et plus » ? Ça ne vous servira à rien, pour quoi faire ? Nous ne savons pas, mais nous ne questionnons pas. Nous prenons pour de l'argent comptant ce qu'ils nous racontent !

Qu'est-ce que cette mémoire ? Où se situe-t-elle ? Ces pensées... ?

La conscience n'existe pas du tout ! La supraconscience, les états inconscients..., laissez tomber ! Vous êtes seul à pouvoir répondre à cette question. Je me fous de ce que les autres disent !

Seule la connaissance permet l'organisation ?

Comment être conscient de la souffrance lorsque vous la regardez ? En utilisant les connaissances que vous avez. Il n'y a pas d'autre moyen. Les philosophes en parlent constamment, la chose est là... l'objet est là... le monde est là... ce diable de monde !

Je sais que la botanique existe, j'ai étudié deux cent cinquante espèces en botanique ! Et nous ne sommes même pas satisfaits des « identités » ici. Il nous faut des identités là-bas, le nom des fleurs, des centaines de noms, à mémoriser, à répéter !

Donnez une identité au chien, et il vous répondra ! Les animaux qui vivent en notre compagnie ont été détruits par nous.

L'identité est créée par la connaissance. Il n'y a donc aucun moyen d'expérimenter quoi que ce soit sans la connaissance que nous en avons. Tout s'apprend.

En fait la seule chose qui possède quelque valeur est la vie.

Pour répondre à ce type de questions, il me faut raconter certaines histoires se rapportant à ma vie, car les gens s'intéressent beaucoup plus à mon vécu.

Ma femme et moi étions à Chicago, sans les enfants. Subitement, ma femme décida qu'elle voulait un bébé. Je lui dis : « Je sais que notre relation s'arrête là, nous ne pouvons plus vivre ensemble. » Elle me répliqua : « Je veux un enfant pour me souvenir de vous. » En réponse je lui dis : « Vous en avez déjà trois, pourquoi diable un quatrième ? Trouvez-vous une banque à sperme. » Elle m'a presque battu. Aussi ai-je accepté.

Nous avions avec nous deux docteurs indiens, qui travaillaient dans un grand hôpital. Ils assurèrent : « Nous amènerons l'équipement nécessaire et resterons avec vous. Nous verrons bien ce qui va arriver. Pourquoi dépenser de l'argent ? » J'étais d'accord, car mille dollars, c'était déjà beaucoup.

Je tenais à être présent lors de l'accouchement, mais je n'ai pas pu supporter les cris de la mère, aussi je suis sorti. Je suis retourné à la maison dix minutes plus tard. Le bébé était un garçon. Ils me dirent : « L'hôpital nous a appelés, nous devons y aller. » Ils emmenèrent avec eux l'infirmière et les autres personnes, et me dirent : « C'est à vous de prendre soin de la mère et du garçon. » De ma vie, jamais je n'avais touché un bébé. Même pas mes garçons.

La dernière fois que j'étais à New York, mon petit-fils accourt : « Grand-père, je veux t'embrasser ! » me dit-il.

« M'embrasser ! Hors d'ici ! Je te donnerai cent dollars, mais surtout ne m'embrasse pas ! »

J'ai donc dû m'occuper de ce bébé, et j'ai beaucoup appris. Jusqu'à l'âge de deux ans, j'ai dû l'élever, car ma femme devait travailler. Elle gagnait notre vie. Ce fut, pendant deux ans, extraordinaire !

Et puis arrivèrent des jeunes femmes, à qui j'apprenais à cuisiner. Même des Chinoises. C'est alors que j'ai inventé la pizza au concombre, personne n'en avait jamais entendu parler ! Même les Italiens, les Espagnols, je vous assure ! Je ne me vante pas sur ma manière de cuisiner ! De toute façon, je cuisine pour moi-même, et j'apprécie.

Je suis en train de vouloir vous dire que j'en sais beaucoup plus sur la vie par ce qu'elle m'a appris, que par toutes les explications reçues.

La vie a une intelligence unique.

Y a-t-il un art de vivre ?

On ne sait rien de la vie ! Cette connaissance qu'on apprend a pour but de s'améliorer et de se changer en autre chose que ce que vous êtes ; on parle de l'art de l'écoute, de l'art de voir, de l'art d'apprendre. Il n'y a pas d'art de vivre, du tout ! Parce que c'est la vie, et que ça n'a besoin de personne ; ça a une intelligence extraordinaire !

On pense qu'on sait beaucoup, regardez la technique médicale, ce n'est rien du tout, c'est pour cela que j'appelle les docteurs des sorciers modernes. Et la technique actuelle est de la sorcellerie moderne. Certaines choses en chirurgie se font mécaniquement, en fin de compte c'est la machine qui agit.

Le corps lui-même peut se guérir tout seul, le saviez-vous ? Je ne dis pas que vous ne devez pas aller chez le médecin, mais, personnellement, je n'en ai plus vu depuis quarante ans. S'il m'arrive quelque chose, je suis comme un chien, je me couche, je geins, et puis, ciao !

Bien évidemment, je ne sais jamais à l'avance ce que je vais faire. Certes, ça m'est facile d'arriver dans une ville quelconque, de m'asseoir et parler. Mais que ferais-je dans une vraie situation s'il y a un danger ? Je ne sais pas ce que je ferais, mais je sais que je ne demanderais de l'aide à aucun docteur. J'ai vécu assez longtemps, j'ai provoqué assez de nuisances, puis-je partir avec grâce ?

Je n'ai jamais pris de médicaments, je maintiens que les médicaments détruisent le système de défense du corps. Je sais bien qu'il y a une demande de plus en plus grande, que ce soit en allopathie ou en homéopathie, qu'importe !

Quand j'étais enfant, nous avions tant de docteurs chez nous, autour de mon grand père, qui préparaient ses décoctions ! Lui les suivait tous ! En revanche, je me suis battu avec mon propre système immunitaire.

Je vous raconte tout cela pour bien mettre en évidence que nous ne pouvons rien apprendre de la vie. Il est impossible à quiconque d'apprendre.

VIII - À LA MANIÈRE DE... EST UN MYTHE

Peut-on se libérer du conditionnement ?

Le fait est que je ne peux vivre dans ce monde, son environnement, ses systèmes de valeurs, avec la personne que je suis. C'est la raison pour laquelle je dis à ceux qui viennent me voir : « Je ne parle pas de problèmes personnels. » « Ma manière de... » est un mythe. « Notre manière de... » est donc impossible, ça n'existe pas.

À un certain point, il y a compromis quand on vit ensemble, pour faire avancer les choses. La vie n'est plus alors qu'une série de compromis. Mais, personnellement, je ne suis pas bâti de cette façon.

Dans certains domaines, cela n'a pas grande importance, je n'ai plus été en colère depuis l'âge de sept ans. Je n'empêchais pas ma femme d'aller au temple, bien que je ne participe pas du tout à cela. Je ne suis ni antisocial, ni abeille ouvrière.

À l'âge de trois ans, ils m'ont amené au lieu dit « les sept collines », Vralakansha-Virupati, et, pour la première fois, ils m'ont rasé le crâne. Je me suis dit : « Pourquoi ces saligauds ont-ils besoin de mes cheveux et me torturent-ils ainsi ? Pourquoi un enfant de trois ans doit-il souffrir autant ? Parce que ces types veulent mes cheveux ? » Je pinçais tous ceux qui étaient debout devant moi. Dès lors je ne suis jamais plus retourné au temple !

Je serais à présent entièrement d'accord pour vous amener à la porte de ce même temple. Seulement, je n'y entrerais pas. Ils ont essayé de me traîner dans tous leurs temples, je n'y entre plus ! Pour moi, c'est comme un musée, une bibliothèque, un bordel... À leur façon, ce sont tous des bordels. Pour le plaisir qu'on y trouve !

Ma demeure n'est un carcan pour personne, je ne forcerai jamais quelqu'un à adopter ma manière de vivre.

Ainsi, voyez ce que j'aime manger. Mais vous, vous ne serez jamais libres de vos goûts et dégoûts. Vous ne serez jamais libres de votre conditionnement, qui que vous soyez, où que vous soyez.

C'est ce que j'ai dit à K. : « Comment pouvez-vous vous libérer du conditionnement ? Vous me conditionnez différemment ! En me conditionnant différemment de moi-même, comment diable pensez-vous que je puisse en être libre ? Jamais ! Donc, la seule différence entre vous et ceux qui croient au changement, s'il y a une différence - et je ne suis pas sûr qu'il y en ait une - c'est que ces choses n'influencent pas vos actions. »

Par conséquent, rien ne peut être changé.

Voyez-vous, je suis obsédé par le souci d'associer des couleurs ensemble, je ne sais pas pourquoi. J'aime les couleurs claires, pas les sombres. C'est devenu une obsession : que les couleurs s'accordent !

Je fus élevé dans la mentalité victorienne, et j'ai dû rejeter toutes les manières victoriennes de s'habiller.

Aucun des domaines dans lesquels nous devons obligatoirement fonctionner ne peut influencer mes actions.

J'aime les exemples crus : je voulais que mon épouse ne porte que des couleurs claires, et elle aimait le noir ! « Vous allez à Bénarès, me dit-elle, j'aimerais que vous m'achetiez de la soie. » J'ai acheté la couleur la plus claire ! Elle me dit alors : « Je ne porte pas de sari quand nous faisons l'amour. Veuillez, s'il vous plaît, me laisser porter ce que je veux ! Amenez-moi des couleurs que j'aime, et non des couleurs claires. » Elle m'a eu ; je lui ai donné l'argent et lui ai dit : « Allez, et achetez-la vous-même ! »

Que peut-on apprendre dans la vie ?

On veut apprendre à changer, à devenir meilleur. On veut utiliser son apprentissage pour se transformer. Quand j'étais avec des Zoulous, j'adorais imiter l'accent british... Le manager me dit : « Nous n'aimons pas l'accent britannique ici ! » Si vous utilisez un autre accent que celui en cours, et que vous alliez chez les snobs, ils ne vont pas apprécier. Si vous développez un style qui soit vôtre, en faisant des rimes et en utilisant les longues et les brèves, il y en aura toujours pour trouver à redire. Mais de cette façon, vous ferez un tas de fric ; les longues et les brèves, c'est bon pour l'université.

Je ne sais même pas l'accent que j'ai, indien, américain, anglais..., je m'en fous ! Tant que les gens me comprennent et me donnent cent dollars, c'est O.K. ! Au moins, en tant que conférencier, j'allais au charbon.

(U.G. pointe vers le magnéto) Seule cette « chose » enregistre et répète.

L'impression que j'ai est que, même si quelqu'un menaçait votre vie, cela n'aurait pour vous aucune espèce d'importance.

Aucune ! Je vous donne un exemple : récemment, en Inde, il y avait un jeune musulman travaillant à la Compagnie des téléphones et qui, par malheur, avait acheté un de mes livres. Au lieu de retourner à ses cours et faire ce qu'il avait à faire, il lisait mon livre.

En plein Ramadan, harcelé par ses parents, il refuse de suivre les rites du jeûne, vient me voir, et reste assis deux heures. Quand presque tout le monde fut parti, il me dit : « Je veux vous voir deux minutes, seul. » Je lui réponds : « Je ne discute pas de problèmes personnels, parlez devant les autres : » Lui : « Non, non, non, je veux vous voir en particulier ! » Il sort alors son couteau, et me dit : « Vous m'avez complètement détruit, je ne sais même plus comment vivre dans ce monde. Je veux vous tuer. Sinon je me tue ! » Moi : « Allez-y, tuez-moi ! Ce ne sera pas une grande perte pour moi, ni pour l'humanité ! » Ça l'a arrêté net.

Il était très intelligent. Il m'avait laissé un mot, disant que « je ne devais pas être puni de l'avoir tué ». Mais ça rendait les choses pires. « Vous dites que je vous ai tué, ce n'est pas confortable pour moi ! », lui dis-je. « Bon, je vais me tuer alors », me répondit-il. « Avez-vous besoin d'un coup de main ? », lui dis-je. Il partit, mais revenait tous les jours, et s'asseyait dans un coin ! Je ne sais pas du tout ce qu'il en a retiré, ni ce qu'il est devenu.

Voilà la seule bonne chose que produisent mes paroles. On veut me tuer... Aucune perte pour moi. J'ai vécu quatre-vingts ans, je peux partir avec grâce.

Tous ces gens, ma mère, ces êtres spirituels, je ne les appelle pas malhonnêtes, c'est seulement que tout ce qu'ils disent n'est pas appliqué dans leur vie, aussi cela ne fonctionne pas. Ils nous disent : « Vous devez fonctionner. », mais eux-mêmes ne fonctionnent pas, alors, à quoi bon ?

Il ne peut y avoir aucun modèle pour moi, parce que je ne vois pas ce que l'autre a que je n'ai pas.

Et ils ne peuvent pas rendre les choses plus claires pour moi, puisque leurs assertions ne sont pas claires. Je vois que je suis un voleur; alors, l'autre est meilleur que moi ? Je suis seulement un modeste pickpocket ; mais qui va voler la banque ?

Autre exemple, j'étais à Londres, debout devant ma porte. À cette époque, je ne pouvais pas me payer d'appartement cher. Tout à coup, je vis deux gars en train de courir, poursuivis par la police. Quand ils virent ma porte ouverte, tous deux se précipitèrent à l'intérieur. Je n'ai rien dit, la police continua sa poursuite, ne sachant plus où ils étaient.

Pendant ce temps, les deux jeunes gens ouvrirent mon frigidaire et prirent tout ce qui s'y trouvait. Pas grandchose en vérité, des céréales, des

jus de fruits, de la crème... Alors ils m'avouèrent : « On s'est échappés de prison, et la police nous recherche. »

Au bout de deux heures, ils se sont fait reprendre. Ils n'ont jamais dit à la police où ils s'étaient cachés. Sans ça, moi aussi j'étais « dedans ». Il y avait un fond d'honnêteté et d'intégrité chez ces jeunes gens que je ne trouve pas chez les hommes religieux.

« Qu'avez-vous, monsieur, que je n'ai pas ? » Voilà ce que je pense, quand ils me regardent de haut.

La sublime sainteté est partout.

Je sais comment faire du fric dans ce monde, et qu'importe la manière. Vivre sur la crédibilité et la débilité des autres ! « S'ils ne me paient pas, je ne suis plus dans le business ! » Cette dichotomie chez les religieux m'intrigua toujours. Pourtant, je ne les appelais pas des hypocrites.

Je rencontrai tous les chefs de groupes, les chefs de files, ils passaient tous chez nous. J'ai été élevé dans cette atmosphère.

Ma seule question était : « Mais qu'est-ce qu'ils ont que je n'ai pas ? Quelle est leur supériorité ? Comment peut-on m'être supérieur ? »

Vous avez réussi à survivre.

L'argent était mon unique intérêt. Je sais comment en faire ! Par de bons moyens ou de mauvais. Par des moyens honnêtes si c'est possible, par des mauvais si c'est indispensable. Honnête signifie que vous ne pouvez pas gagner des millions. Vous êtes donc obligé d'adopter l'autre façon. Ah ! la moralité de ces gens !

L'argent, c'est tout ce dont j'ai besoin dans ce monde : « combien ? » Je suis vraiment comme un chien. Comme un lion. Il tue, il mange ce qui est nécessaire pour sa survie, et le reste, il le laisse aux autres. C'est la manière dont nous fonctionnons, mes enfants, mes petits-enfants. Je n'ai peut-être pas assuré ma vie, mais d'autres le feront.

Ma femme m'a donné une leçon : aux Indes, ils nous suppliaient de nous assurer pour des sommes énormes. Et ma femme me demanda :

« Mais où est l'argent promis ? » Je lui répliquai : « Tu souhaites donc que l'avion s'écrase pour avoir l'argent ? » Moi je m'en fous, je ne me suis jamais assuré. Pourquoi quelqu'un d'autre devrait-il profiter de ma mort ?

J'ai une philosophie très particulière de la vie, mon environnement était tellement différent. Pourquoi essayer de le copier ? Laissez-moi tranquille, soyez vous-même. Mais malheureusement, vous ne savez pas.

En conséquence, la seule réalité, c'est le business ?

L'argent. À l'aéroport de Genève vous vous en rendez compte. L'argent parle bien. Qu'est-ce qu'il y a d'autre ? Oublions ces choses spirituelles. Si je veux m'acheter quoi que ce soit, j'ai besoin d'argent ! Nous ne sommes pas assez honnêtes pour admettre que l'argent a un rôle primordial dans nos vies.

Même moi, qui n'ai jamais travaillé dans ma vie, né avec une cuiller d'argent qui disparut vite, suivie de quantité d'autres cuillers d'argent, puis maintenant des cuillers en or, avec diamants et rubis... Mais qu'est-ce que j'en fais ?

Je parle de choses très sérieuses, ce n'est pas léger, frivole. Mais pourquoi est-ce que je raconte toutes ces histoires ?...

IX - PAS DE MODÈLES

Y a-t-il des solutions aux problèmes ?

Vous n'avez qu'une seule solution.

Vous ne rejetez pas les réponses parce que vous avez une foi immense en ceux qui offrent des réponses comme étant les vraies solutions au problème. Mais ils ne vous ont pas aidé à résoudre le prétendu problème. Alors, vous cherchez : « Peut-être celui-ci ou celui-là ? » Vous n'arrivez pas à refuser les solutions.

Le problème est le produit de toutes les solutions, et vous ne pouvez pas les refuser sauf en les remplaçant par d'autres. Vous cherchez donc quelqu'un.

Les problèmes sont là, ils ne peuvent pas être résolus, et il n'y a pas de solution. Ils cessent donc d'être des problèmes.

Je n'ai jamais demandé à qui que ce soit de résoudre mes problèmes. Si je ne peux pas résoudre mes problèmes,

je n'ai besoin de l'aide de personne. C'est mon approche particulière du problème.

Les problèmes sont autocréés. Si vous n'avez aucun problème, vous cherchez à vous en créer un.

Chercher des réponses, des solutions, c'est une manière de survivre, qui ne va pas vous aider à résoudre quoi que ce soit, vous le savez.

Je ne vois aucun problème ici ! Vous ne pourrez jamais être libre de ce que vous appelez un problème. Même si le problème est là et que vous n'avez absolument aucun moyen de le résoudre, c'est la fin du problème.

Il y a quelque chose dans cette approche qui ne fonctionne pas. Si c'est la solution, ça devrait résoudre le problème, si ce n'est pas la solution, le problème se résout de lui-même.

Donc ce qui nous intéresse, c'est de rechercher quelqu'un qui aurait de meilleures solutions que ce qui vous a été offert par tant de gens.

Moi, je ne vois aucun problème en vous ! Par conséquent, il n'y a aucun moyen par lequel je peux vous aider à vous libérer de ce problème.

Quoi que je vous dise, ce sera changé par vous en une autre solution.

C'est la seule manière dont peut survivre celui qui crée des problèmes. La seule chose qui l'intéresse : maintenir sa continuité. Sans ça, vous arrivez

à une fin !

Y a-t-il un seul ou plusieurs « moi » ?

Je n'en connais pas d'autre que la première personne du singulier.
Je suis bien obligé d'utiliser « je » pour vous montrer que je suis différent de l'autre. Je dis « vous » et « moi » pour la communication. Seulement pour cette raison.

Première personne, singulier, pronom.

Quel autre « je » y a-t-il là ? La question elle-même est absurde.

Il n'existe aucune manière de vous séparer pour voir ce « je », ni de dire « ceci est le vrai " je ", je me sépare alors de " je " ».

Ils vous disent que tout est fait pour trouver le véritable « je », mais, pour ma part, je ne vois pas de « je » en moi, et ce « je » ne m'a jamais créé aucun problème, je ne tiens pas à m'en libérer ! Seulement pour la communication, la prétendue communication. Mais si vous dites qu'il y a un vrai « je », il vous faut interroger ou rechercher dans la nature de ce « je » véritable.

Le temps de faire tout ça, moi, j'avais tout rejeté.

Faites-vous référence à votre rencontre avec Ramana Maharshi ?

La réponse qu'il a faite à ma question, « pouvez-vous me le donner ? », fut : « Pouvez-vous le prendre ? »

« Mais qu'est-ce qu'il a que je n'ai pas ? », me suis-je dit.

Ça y était ! C'en était fini avec l'illumination - s'il existe quelque chose comme l'illumination.

La réponse qu'il me fit, était-ce la même vieille réponse traditionnelle : « Vous n'êtes pas prêt à le recevoir » ? Je ne sais même pas ce qu'il voulait dire. Il m'a répondu en tamoul, mais c'était très clair pour moi. Était-ce la même vieille réponse : « Vous n'avez pas assez bourlingué pour le mériter, aussi vous ne pouvez pas le recevoir » ? Alors, ciao !

Après cela, je n'ai plus rencontré personne. Au milieu des illuminés, il était vraiment considéré comme le plus pur et le plus vrai.

Le garçon qui m'avait amené là-bas était devenu enquinant avec moi. Il ne cessait de me demander de l'argent. Je l'avais rencontré par

hasard, dans un train dans le Sud de l'Inde. Il me parlait de ces sages...
« Tout ça ne m'intéresse pas », lui avais-je répondu. Il insistait et me montra le livre de Paul Brunton, qui ne m'intéressait vraiment pas ; mais je me laissai malgré tout convaincre.

À l'ashram, ils voulurent que je m'asseye à côté de Ramana et que je partage un repas avec lui. Il mangeait comme un porc. Quand tous les plaisirs de la vie sont partis, avec l'âge, le seul plaisir restant est : manger. Mais eux ne considèrent pas ça comme un plaisir. C'est la raison pour laquelle je dis : quelle est la différence entre une variété de nourriture et une variété de filles ? C' est exactement la même chose !

Quand vous n'êtes pas pris dans ceci ni dans cela, vous ne faites ni ceci ni cela. Et cela s'applique à tout !

Qu'est-ce qui ne fonctionne pas, finalement, dans tout cela ?

Je ne condamne pas ces gens-là... Il y a quelque chose qui ne fonctionne pas chez eux. Vous n'êtes pas prêt à les mettre tous sur le même niveau. Moi je dis que l'air frais est un besoin psychologique. En dehors des besoins essentiels, vous avez pollué cet air frais, c'est devenu une puanteur psychologique. Sortez. Respirez.

Voyez, moi je dors sur un tout petit lit, je n'ai besoin de rien, je dors dans un coin, comme un chien.

Nous ne sommes pas prêts à accepter le fait que nous sommes tous des animaux. Nous aurions été des animaux parfaits ; mais alors cette culture ! Des animaux avancés, bien que je ne pense pas que l'évolution existe ! Si au moins on s'était arrêté avec l'évolution de l'espèce, ç'aurait été encore possible, mais il a fallu y rajouter la superévolution spirituelle. Homme hautement évolué, bien au-dessus du pauvre type qui lutte, afin de devenir comme l'autre.

Je vous le dis, je n'ai aucun moyen de vous transmettre ou de vous faire passer l'absurdité de ce que vous faites, parce que ce n'est pas dans le champ de mon expérience structurelle.

Et je maintiens qu'il n'y a aucun moyen d'expérimenter quoi que ce soit, à moins d'en avoir déjà la connaissance. Ce que vous ne connaissez pas, vous ne pouvez pas l'expérimenter du tout !

Un autre moyen est d'utiliser les expériences des autres pour s'expérimenter soi-même.

Et si vous avez de la chance, comme les hommes de science, leurs découvertes sont comme des expériences mystiques. Tant qu'ils étaient stoppés et qu'ils ne trouvaient pas une manière de passer au travers, ils étaient bloqués dans l'esprit newtonien. Et ils eurent beaucoup de chance de faire un saut quantique. Mais dans le champ de la science, vous êtes obligés de lier ces deux choses et de donner une continuité, sinon toutes vos découvertes scientifiques n'ont aucun sens. C'est la raison pour laquelle ils veulent tous faire des percées dans les sciences, derrière Einstein.

Ces physiciens qui s'asseyent et parlent sans arrêt de la manière d'expérimenter la réalité ou de ne pas l'expérimenter...

Que pensez-vous du concept d'espace prôné par les physiciens ?

Il n'y a aucune manière d'expérimenter l'espace !

Certains sont venus me rendre visite. En théorie, ils sont arrivés au point où ce n'est pas possible, mais comme ça ne marche pas dans leur vie, je leur ai posé une question très directe : « Vous allez faire l'amour, mais s'il n'y a pas d'espace, comment ferez-vous l'amour ? » On me répondit : « Ce que vous dites est vrai, on veut vous croire, qu'est-ce qui va nous arriver ? » Fini ! Toute la pensée scientifique s'écroule !

Mais faites ce que vous voulez faire, et obtenez-le, votre prix Nobel ! Mais ne me racontez pas vos balivernes, qu'il n'y a pas de temps, pas d'espace, pas de matière !

Si vous ne le faites pas, c'est la fin.

N'y a-t-il pas une sorte de mutation ?

Vous ne pouvez pas utiliser le mot mutation quand la mutation prend place dans la nature. Il n'y a aucun moyen de relier les deux, ce qui était là avant et ce qui est là après, la prétendue mutation.

Vous ne pouvez pas créer une continuité ni parler d'évolution. C'est une chose qui vous arrive, à vous, donc vous ne pouvez pas utiliser le mot mutation. Dans la nature, la mutation arrive, et c'est tout à fait différent, ça n'utilise pas un modèle. Il n'y a pas deux visages semblables.

Placez-vous au coin d'une rue, et regardez les passants ; chacun, homme, femme et enfant, marche différemment ; la manière dont ils bougent leurs jambes, leurs mains... je peux les regarder pendant des heures. Je ne m'en lasse jamais. Parce que je vois combien ils sont tous différents. Malheureusement, ils essaient de s'imiter les uns les autres.

La nature ne se sert pas d'un modèle.

Par conséquent, pas de modèle à suivre ?

Nous mettons devant nous un plaisantin qui dit qu'il est illuminé ! Que quelqu'un ait expérimenté les jungles indiennes et qu'il nous transmette son expérience, et alors nous, à notre tour, avec l'aide de nos pensées, nous expérimentons les mêmes choses. Ce sont des expériences, rien de plus ! Donc, voilà le modèle que nous avons mis devant nous, et nous travaillons tellement dur pour ressembler à cet autre !

Ça m'a flanqué un tel coup quand je me suis rendu compte qu'ils m'avaient tous trompé ! Ils m'avaient fourvoyé. Je me suis senti largué. Mais ma tourmente était que je ne savais pas comment cracher, vomir, évacuer tout cela de mon système.

J'étais convaincu que Bouddha était le pire embobineur que le monde ait jamais vu, et verra jamais. Il n'y est pas arrivé, il a échoué. C'est la raison pour laquelle il a dit : « Tant qu'il y aura quelqu'un d'emprisonné dans le champ de l'illusion, je n'entrerai pas dans le nirvana. »

C'est lui qui a créé la renonciation, il n'y avait pas de renoncement avant. Il a commencé le sangha, la prêtrise, et il refusa l'admission des femmes. Quel bâtard ! Par la suite il fut obligé de les accepter.

Selon mon idée, ils se sont présumé une telle importance pour être traités comme de grands maîtres. C'est alors que l'État a commencé à s'en servir, la chrétienté, l'Islam... sinon ils n'auraient jamais réussi comme ils l'ont fait, ils seraient restés de petits cultes comme tant de nos cultes.

Leur enseignement fut utilisé comme instrument de pouvoir.

Que faire alors ?... C'est un constat plutôt pessimiste.

Il n'y a rien que vous puissiez faire, ce n'est pas un constat pessimiste, c'est en fait très positif. Mais vous allez me dire : « Qu'est-ce qu'il est négatif ! il est ceci, il est cela, il est cynique. » Mais les cyniques ont les pieds sur terre.

La manière dont vous refusez d'accepter ces constats est le problème.

Êtes-vous déjà passé par les médias ?

Je ne voulais pas aller à la T.V., je ne voulais pas donner d'Interviews à la radio, ni pour des journaux, pendant des années et des années. Soudain, j'ai décidé de devenir « public », car une action sans motif, ça n'existe pas.

Même la manière dont je suis assis, en train de vous montrer l'absurdité de tout cela, a une raison d'être. Donc, je me vois obligé de vous utiliser pour pouvoir m'exprimer. Vous êtes celui qui m'aide à sortir tout cela. Sans vous, je n'ai aucun moyen de dire quoi que ce soit. Je vous utilise, non pour une satisfaction personnelle ou pour une réalisation personnelle, mais pour ma prospérité.

Et je me suis dit : « Pourquoi donc ne pas utiliser ces animateurs de médias ? » Ce fut la pire erreur que j'aie jamais commise ! Ils ne sont là que pour vous distraire !

Mais, malheureusement, ils furent pris par ce que je disais, alors qu'ils n'auraient dû être là que pour écouter et faire passer l'impossibilité de présenter ce que j'exprime.

Car il est impossible de le saisir, non pas parce que c'est mystique, difficile, ou mystificateur ; en fait, ils auraient dû annoncer : « Il n'y a aucune chance de comprendre ce que ce monsieur va vous dire ! »

L'impossibilité de comprendre ce que je dis, c'est la chose qui doit être soulignée au lecteur, au spectateur, à l'auditeur. Mais, malheureusement, ils se laissent prendre, impliquer.

Je devais donner une interview à Delhi, et la directrice de l'émission était présente. Il n'y avait pas de studio libre, alors je lui ai dit : « Ou vous

faites cette interview, ou je prends la porte. » Donc, tout fut arrangé dans un hôtel, avec une seule caméra au lieu de la technique habituelle. Quelqu'un me posa une question sur l'amour, je lui répondis : « L'amour (love) est un mot sale, en quatre lettres. » C'est ma manière préférée de répondre, je joue avec les mots.

La directrice ne fit qu'un bond et s'immisça dans la conversation, oubliant qu'on était en pleine interview. Elle dit : « Quoi, il n'y a rien d'autre ici que la baise ? » Elle-même a employé un mot ordurier. Aussi je me suis dit, j'ai fait vingt et une interviews de télévision, de radio, etc... et ça y est, c'est fini ! Je ne veux plus en faire.

Deux hivers de cela, j'étais en Australie, et l'on me dit : « Vos interviews se vendent si bien qu'on aimerait vous avoir. » Je leur ai répondu : « Non, j'en ai fait vingt et une, et ça suffit. » « Pourquoi ce nombre ? », me demanda-t-on. « Parce que je crois aux 7 et aux multiples de 7. » On me dit : « Vous croyez au 7 ? » « Oui, au 7. » « Aucun problème, on vous en donne sept de plus, ça fera vingt-huit. » Alors, j'ai accordé deux interviews et je leur ai dit : « À présent, il faut absolument que je quitte les lieux. »

Et c'est la raison pour laquelle j'y retourne. Ils m'avaient dit : « On veut les garder dans nos archives. Nous en avons quarante de Krishnamurti dans nos archives, il en faut au moins quinze de vous ! »

C'est la raison pour laquelle je dis : « À présent, je m'en fous, ça m'est égal. »

Eux aussi s'impliquent. Il y avait beaucoup de monde, des philosophes, des hommes de science, ils étaient tous là. Et je leur dis : « Je ne suis pas là pour défendre la cause des Indes. Je ne dirai pas un mot. Ne me demandez rien sur les Indes. »

J'exigeai qu'ils viennent à moi, ils me répondirent : « On ne peut tout de même pas amener trente tonnes de matériel, ce n'est pas pratique ! Venez, vous ! »

La première demi-heure, ça a assez bien marché. Ils voulaient deux demi-heures, et ensuite les mettre ensemble, afin d'avoir une heure de résultat final.

La deuxième interview commença par la question : « Quelle est votre opinion sur la Kundalini ? » Je suis sorti. C'était un peu comme votre

première question sur les chakras.

Là, je me suis fâché : « Vous croyez que j'ai besoin de vous pour promouvoir mes idées ? » La pauvre jeune femme avec ses deux caméras en chavira et se blessa.

« Terminé ! Je ne veux plus ! Vous cassez notre accord ! » Tout le monde en fut surpris : « Je n'ai pas besoin de vous ! Sortez ! »

X - SORTIR DE TOUS LES ACQUIS

Ce qui paraît essentiel pour vous, c'est l'activité glandulaire.

Ce que je dis tient debout tout seul, que ça plaise ou non. C'est ce que j'ai trouvé contre tout ce qui a été dit et tout ce qui a été fait auparavant par les religieux, les scientifiques, les psychologues...

Je parle de la glande thymus, et vous me dites : « Absurde ! elle ne fonctionne pas pour le restant de nos jours ! Elle ne se développe que jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. Il existe tellement de livres là-dessus ! » Et c'est pourtant là que les sensations sont ressenties par nous ; pas les émotions, les sensations.

De la même manière, en ce qui concerne le troisième œil, la glande pinéale, pourquoi est-ce qu'ils se trompent eux-mêmes ? Ils n'ont toujours pas compris que la lumière pénètre à l'intérieur, sous la peau ! Même lorsque vous fermez complètement les yeux, la lumière pénètre, vous êtes empli de lumière. C'est peut-être pour cette raison qu'on appelle cette glande pinéale le troisième œil. De toute façon, ils finiront bien par le découvrir. Qu'ils soient d'accord avec moi ou pas, je m'en fous ! Je n'ai aucunement besoin de leur approbation.

Cette activité glandulaire, c'est ce qui prend contrôle sur le corps humain, quoi qu'il me soit arrivé. La pensée ne peut jamais influencer sur les activités du corps. Cette chose prend le dessus.

La pinéale, la pituitaire, si vous jouez avec ces glandes, quelle que soit la technique avec laquelle vous les abordez, c'est en ouvrir la porte ; ça vous détruit.

Pourquoi ces glandes sont-elles restées inactives ?

Je n'en sais rien. Pour moi, le corps humain n'est pas arrivé à sa pleine maturité. Quelque chose a déraillé en route. Pourquoi est-ce arrivé ? Je n'en sais rien.

Les humains se sont séparés de la vie qui les entoure, c'est la pire chose qui soit arrivée à l'espèce humaine. Les animaux n'ont pas ce problème, il n'existe pas de séparation pour eux. C'est peut être une des raisons, mais ce n'est pas prouvé scientifiquement ni biologiquement, et je m'en fous ! Je dis ce que j'ai trouvé. Et si quelqu'un d'autre trouve autre chose, tant mieux.

Donc, la glande pinéale est une des glandes les plus importantes du corps, ainsi que le thymus, car c'est là où les sensations - pas les émotions - arrivent, et tout le corps répond à ce qui survient.

Si on me conduit en voiture à cent quarante à l'heure, à chaque tournant, tout mon corps suit le mouvement. On me dit : « Pourquoi bouges-tu ici à droite, là à gauche ? » Mais tout mon corps tourne, il n'y a rien ici qui puisse empêcher mon corps de tourner. Je ne fais rien, c'est le meilleur exercice pour le corps !

Cette « chose » dont vous parlez, peut-elle être partagée ?

Ce quelque chose ne peut pas être transmis, je vous l'explique ici pour vous donner une impression de ce que c'est. Mais ceci ne peut pas être expérimenté. Parce que ce n'est pas mon expérience.

Quelque chose qui fait plaisir peut être partagé... vous allez faire une promenade, vous admirez un lever ou un coucher de soleil : « Ah ! Regarde ! Regarde ! » Et si l'autre ne voit pas ce que vous voyez, vous n'avez pas l'impression de ressentir du plaisir.

Il doit y avoir un point de référence, ici. S'il n'y en a aucun, vous allez faire de votre mieux pour partager votre expérience avec moi. Vous pouvez voir la beauté de la vallée, écrire des poèmes, faire ce que vous voulez, mais sans point de référence, vous ne pouvez partager quoi que ce soit.

Ce dont je parle n'est pas une expérience. Le corps va fonctionner avec une intelligence extraordinaire. Mais tout ce qui m'a été transmis, c'est fini. Pas seulement la pensée et les expériences religieuses, mais la totalité de l'expérience de la pensée humaine. Je suis ravi d'être libre de tout ce qui a été pensé, dit et cru jusqu'à présent. Même si vous me prenez pour l'être le plus égoïste qui soit.

Je ne suis pas asocial, je suis en parfait accord avec tout ce qui arrive. Je dois vivre ici, je suis ici, au milieu de tout ce qui arrive autour de moi.

Que pensez-vous de l'activité sexuelle dans la recherche dite spirituelle ?

Au cours de mes poursuites spirituelles, assis dans les Himalayas, avant d'atteindre l'âge de vingt et un ans, je décidai que le célibat était inutile. Ils ont toujours dit que le célibat était la chose essentielle pour se contrôler. Et moi je dis qu'il n'y a absolument rien dans le célibat. C'est même criminel.

Par ce contrôle, ils contrôlent les autres.

Et quand j'ai vu qu'il n'y avait rien à gagner là, je ne suis pas allé vers l'autre extrême, le sexe. Je voulais découvrir, pourtant, pourquoi le sexe obsède le spirituel.

Pourquoi devrais-je me nier sexuellement ?

Les pandits venaient me voir et je leur disais : « Vous avez commis un crime contre la nature en niant le sexe ! Vous avez fait le plus grand des crimes en refusant le sexe ! Vous stoppez la continuité de l'espèce. La nature ne veut pas de célibataires ! Vous niez même, vous refusez à ce moustique, en l'écrasant, d'avoir sa part d'hémoglobine. Vous tuez le moustique, c'est vraiment l'absurdité humaine ! »

C'est ce qui me choqua le plus, quand K., sous la tente - il se trouvait que j'étais là aussi, bien avant que la « chose » que j'appelle ma « calamité » ne m'arrive -, parla des gens qui tuent, détruisent les fleurs, les enfants, et pendant qu'il parlait, un insecte s'est posé sur lui. Il l'a écrasé d'un coup de sa main, sur l'estrade.

Il décrivait combien ces gens tuent ; moi, je n'ai jamais dit « ne tuez pas », je montre simplement l'absurdité de parler.

Quelqu'un alors le lui fit remarquer, et K. répondit : « L'ai-je fait ? Mais je ne l'ai pas fait ! » Il était très malin pour sortir de ce type de situation.

Je ne suis donc pas allé à l'autre extrême, le sexe. J'aurais pu avoir toutes les filles que je désirais, à tous les coins du globe, dans la Société théosophique. Elles étaient là de par la situation, de par la guerre. Mais je ne voulais pas aller à l'autre extrême.

Pourquoi y a-t-il cette obsession du sexe ?

Pourquoi était-ce l'élément essentiel de la poursuite spirituelle ? Mais qu'est-ce que c'est ? Je voulais comprendre, je ne lisais pas de livres sur le sexe, je me fichais de ce que les autres m'en disaient, et de tous les spécialistes avec leurs absurdités.

J'ai rencontré l'auteur d'un ouvrage sur l'amour, intitulé : l'Amour dans le mariage et Passion qui dure, qui a écrit ce livre alors qu'elle était encore vierge. Elle écrivit ce livre qui devint un best-seller. Elle ne savait rien et n'avait même jamais eu d'expérience sexuelle. Je fus le premier à comprendre que cette femme n'y connaissait rien. Lorsque je l'ai rencontrée, je le lui ai dit, elle en fut choquée. Mais elle finit par l'admettre. Son mariage fut un échec. Ces gens écrivent des livres uniquement pour faire du fric.

C'est comme celui qui écrivit un livre sur le jogging, il gagna des tonnes d'argent, et il mourut d'un seul coup, pendant sa séance de jogging. Il y a aussi tant d'ouvrages sur l'aérobic, mais à quoi tout cela sert-il ?

Les gens goberaient n'importe quoi.

Ça vous ne le savez peut-être pas, il y avait quelqu'un chez Ramana Maharshi, qui pleurait, et disait : « Monsieur, j'ai des rêves humides la nuit », et Ramana lui répondit : « Moi aussi, et alors ? » Il était très très honnête.

Quand je demandai à Brahmachari : « Avez-vous ou non des rêves humides ? », il me répondit : « Qui n'en a pas ? » Au moins il était honnête ! Il rajouta : « Pourquoi faire l'amour ? Prenez-lui la main ! »

Moi je dis : « Si vous avez des éjaculations précoces, pourquoi faire l'amour ? »

Comment pouvez-vous survivre dans ce monde ?

J'ai quatre-vingts ans, je serai parti très bientôt, ils peuvent m'appeler de tous les noms, je m'en fous ! Il y a eu assez de dégâts, sur Internet et tout ça... je dis à mes amis : « Laissez-les écrire, mais ne répondez pas à leurs lettres, ils peuvent dire ce qu'ils veulent. »

Je suis très clair là-dessus, il n'y a pas une chose sortant de moi que je puisse appeler mienne. Pas une pensée, pas une expérience, rien ! Tout a été

mis là-dedans, par d'autres, et je l'ai accepté, et je leur ai permis de me détruire.

J'ai été pendant quarante-neuf ans manipulé comme une marionnette. Je n'ai jamais rien appris des instructeurs spirituels ni des enseignements séculaires. Je les écoute, et c'est O.K. !

Ce qui est très important pour moi, c'est la façon dont je fonctionne. Si je suis avide, je le sais, mais vous êtes celui qui a créé cette avidité en moi, sans ça, moi je ne l'étais pas, avide ! Vous pouvez me traiter d'arrogant, d'avide, de tout ce que vous voulez, vous pouvez m'appeler l'être le plus égoïste qui soit, et alors ?

Pendant que vous me parlez de l'absence d'ego, vous, vous n'êtes pas dans l'absence d'ego. Demain ou après demain... Dieu merci ils ont inventé une chose qui s'appelle la prochaine vie. Et si vous croyez à la tradition indienne, à l'illumination, vous ne l'aurez pas dans cette vie, mais dans quatre-vingt-quatre millions de vies humaines. Ensuite, vous devrez renaître dans la peau d'une vache indienne ; pas d'une vache suisse ! Une Femme ? Rien à faire, vous devez être un brahmane !

XI - LE CONCEPT « TEMPS »

Le temps est-il sans mouvement ?

Regardez l'horloge, c'est le seul temps que je connaisse ; la mesure.

Toutes les mesures que nous avons sont arbitraires.

Vous devez accepter qu'ici il est onze heures moins cinq, qu'en Californie il est neuf heures plus tard, qu'aux Indes il est trois heures et demie plus tôt et qu'à Sydney il est huit heures plus tôt. En Chine, ils n'ont pas du tout ces fuseaux horaires, quelque part le soleil brille à minuit.

Tous suivent le même temps chronologique, c'est très étrange !

Cela signifie-t-il que le temps est immobile ?

Je ne sais pas ce que vous voulez dire par « temps ».

Vous partez un mercredi de San Francisco, vous arrivez le vendredi à Sydney. Où est passé le jeudi ?

Oui, d'accord, mais ce concept de temps ?

C'est bon pour atteindre vos buts. Vous n'allez pas devenir ce que vous voulez être dès maintenant. Alors vous projetez quelque chose dans le temps.

Si vous tenez à la main une pomme de terre brûlante, vous n'allez pas voir un maître spirituel pour lui demander : « Comment je la lâche ? » Vous ne le savez même pas, vous la lâchez. Toute action est comme ça. Mais vos actions sont toujours dans le courant du temps.

Nous ne sommes pas prêts. Une belle femme m'attire... je n'agis pas. Comment un être illuminé va... mais que vais-je faire ? Je devrais l'enlacer ! Et alors, elle me giflé, et montre à tout le monde ce que j'ai fait. Ou bien elle peut dire : « Oh oui! ça va être merveilleux. », qui sait ? Mais si je pense à tout cela, à quoi ça sert ? Il n'y a aucune action. Se condamner soi-même, condamner ce qui va arriver, d'accord; mais qui sait ce qui va arriver ? Dieu seul sait ce qui va arriver !

À l'origine de l'action dont je parle, il y a un désir. Et vous n'agissez pas avec. Comment une mère peut frapper son bébé, puis l'embrasser ? Vous n'agissez pas sur le coup de la colère, mais par frustration. Vous n'arrivez pas à faire agir l'autre de la façon dont vous le désirez. La colère est une chose vivante, elle porte en elle une énorme énergie, comment peut-

elle avoir tort ? On nous a fait croire que c'est mal. Je suis attiré, c'est tout, c'est un fait ! Ce qui doit arriver arrivera.

La montée n'existe pas chez moi. Je dois tenir sa main, c'est mieux que de faire l'amour, pendant ce temps elle ouvre la bouche, la plus belle femme du monde... Et vous voyez les plus horribles dents que vous n'ayez jamais vues ! Jamais, chez personne ! Et vous dites : « La montée n'y est pas ! » Vous êtes sauvé.

Le Dalai-Lama disait : « Chaque fois que je m'endors, je rêve de femmes, et quand je me réveille, je me dis :

" Mais je suis un moine. Pourquoi est-ce que je rêve de femmes ? " »

Dans ce domaine-là, que pensez-vous de Gandhi ?

Gandhi était un rigolo. Je le connaissais bien. Je les connaissais tous !

Une chose que je dois dire à son crédit, c'est qu'il pratiquait ce qu'il prêchait, bien que ce soit idiot, sans aucun sens... pas du tout comme les autres !

Il commença un mouvement qui finit par une énorme violence et il a avoué avoir fait une gaffe himalayenne ! Au bout de trois mois, il recommençait. Ce qui s'acheva encore par de la violence. Et vous lui demandiez : « Mais pourquoi recommencez-vous ? » « Parce que la vie est une série de compromis », répondait-il.

Y a-t-il un autre temps que le temps relatif ?

Il est onze heures à la pendule. Quel autre temps y a t-il ? Atteindre votre but ? Quel que soit le but ? Car cet instrument que j'utilise est hors du temps.

Qui que vous soyez, cela a demandé tant d'années pour acquérir tout ce savoir, et on ne peut concevoir aucune action en dehors de son domaine temporel.

Même chose en ce qui concerne la relation de cause à effet ; il faut toujours trouver une cause. Et alors, quelle importance ? Je m'en fous !

Vous, vous allez donner une réponse scientifique, un religieux va vous dire que c'est Dieu qui a créé le monde, en fait c'est la même chose, cela revient au même.

On ne peut même pas concevoir la possibilité de quelque chose qui puisse arriver, ni en vous ni en dehors de vous, sans qu'il y ait cause et effet

en relation. Par conséquent, il n'y a aucun moyen de savoir, agissez !

Revenons à ce concept de « temps ».

À San Francisco, le douanier m'avait posé la même question. Il m'a carrément arrêté. Cinq cents personnes attendaient. Il avait vu mon interview à la télévision. « J'ai une question à vous poser et je veux une réponse. Car vous êtes la seule personne qui puissiez me répondre », me dit-il. Je lui répondis : « Vous m'avez donné six mois pour rester dans votre pays, c'est le seul temps que je connaisse. Il n'en est pas d'autre. » Il me répondit : « Allez. », puis s'est occupé des autres passagers.

C'est la réponse que je donnerais à n'importe qui, scientifique ou philosophe. De quel temps parlez-vous ?

Quelle garantie ai-je qu'il y aura un lendemain ? Je sors dans la rue et je me fais écraser.

Donc le temps n'existe pas.

Vous ne pouvez pas dire que le temps n'existe pas. Cela m'a pris du temps, pendant des années j'ai étudié ce phénomène. Je n'ai pas eu ma maîtrise. J'ai abandonné. Vous m'expliquez cela logiquement : le temps qu'il faut !

C'est la seule chose à laquelle le mental s'accroche. Sinon il s'arrête. Vous pouvez parler d'état éternel, hors temps, de ceci ou de cela, de la pensée, de l'espace, de la matière. Et alors ? Si la pensée n'y est pas, y a-t-il matière ? Y a-t-il espace ?

C'est comme cet arbre dans le jardin. Quand vous parlez de la rondeur de l'arbre, vous n'en voyez pas la totalité. Elle provient de votre imagination. Vous n'en voyez qu'un côté.

Notre vision des choses est une vision plane.

L'arbre est plat. Tous les poteaux télégraphiques, si vous les regardez, sont plats. Je sais parfaitement qu'ils sont ronds, vous pouvez m'en faire faire le tour, le ceinturer d'une corde. Mais quand vous tirerez la corde, elle sera droite.

On m'a appris que l'arbre était rond, mon savoir décide, l'œil dit autre chose ; il n'existe pas de profondeur pour lui. L'espace à trois dimensions est un leurre, quant à celui à quatre dimensions, n'en parlons pas.

Dans le monde du connu, vous pouvez parler profondeur, mais elle n'existe pas. Cela ne signifie pas que je ne fonctionne pas intelligemment, j'agis comme tout le monde. Enfin, pas exactement comme tout le monde... Disons que... ce n'est pas un problème pour moi.

Ici est le seul endroit, il n'y a qu'ici. Je dois me conduire comme tout le monde, ici.

Même lorsque je me suis marié, je me suis dit : « Pourquoi chercher une fille tous les jours ? Le mariage va me délivrer de cette idée. C'est plus facile. » Je dois, en effet, fonctionner dans ce monde. Quoi que je dise, si ça ne marche pas, ça ne marche pas. Si vous ne l'acceptez pas, vous ne l'acceptez pas, O.K. pour moi. Pourquoi se casser la tête comme les scientifiques ? De toute façon, leurs réponses existent dans un cadre. Mais jamais vous n'y verrez l'espace ni le temps.

Pas d'espace, pas de sexe. Fini le va-et-vient. Si on ne voit pas l'espace, on ne fait pas l'amour. Le tantra est une autre absurdité. Quel tantra ? Vous pouvez aussi bien baiser une prostituée ou votre petite amie en pensant à l'éternité, en croyant que vous êtes sans pensée...

XII - LA SOUFFRANCE EST UNE SENSATION

Quelle anecdote gardez-vous de vos débuts à la Société théosophique ?

Je n'avais que quatorze ans et il y avait trois mille personnes lors de la Convention de la Société théosophique.

Annie Besant était en train de mourir, ce fut la dernière année, on avait demandé à tout le monde de passer devant elle et de lui donner une fleur. Elle connaissait très bien mon grand-père, elle nous rendait souvent visite. Elle ne le reconnut pas, moi j'étais derrière, debout, et elle lança : « Vous allez travailler pour Adyar, n'est-ce pas ? » Le vice-président était là, debout, et il l'entendit. Aussi dit-il à mon grand-père : « Je veux voir ce garçon ce soir. Venez chez moi à six heures. »

Nous y sommes allés, et il m'offrit un livre qui permet de s'entraîner à devenir disciple. Je l'ai ouvert à la première page et je lus : « Vous ne devez pas utiliser ; des mots comme "affreux". Jamais ! » Je dis au vice-président : « Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? Tout le monde se sert de ce terme. Qu'est-ce qu'il y a de si terrible à utiliser le mot "affreux" ? Il me dit alors : « C'est affreux de le faire ! »

Et ce fut la fin pour moi. J'ai continué à avoir une bonne relation avec lui, j'ai travaillé pendant très longtemps comme son assistant personnel, mais cette réflexion m'a définitivement édifié !

Doit-on aller au bout de sa souffrance ?

La souffrance physique est présente et vous grognez comme un chien, vous vous allongez, vous geignez, que faire d'autre ?

Et si c'est insupportable, vous passez de l'autre côté, terminé ! Mais je ne suis pas prêt. La souffrance est une sensation, une série de sensations. Vous, vous en faites un lien, ce qui crée une continuité. Voilà pourquoi la souffrance physique devient plus aiguë que ce qu'elle est en réalité.

J'ai résolu ce problème, en tant que conférencier de la Société théosophique. Je donnais des conférences partout dans le monde, et un de mes thèmes favoris était le sens et la signification de la souffrance. Une heure de conférence ! Et ensuite, tout le monde applaudissait et s'exclamait en disant : « C'est merveilleux ! »

Aller au bout de sa souffrance, est-ce le début de la guérison ?

Quand je vivais à Chicago, j'ai attrapé les oreillons. Tout le monde me disait : « Vous allez les attraper. » Ma femme les avait eus, et elle me dit : « Le bébé de deux mois ne les attrapera pas, parce qu'il a une immunité naturelle. Vous, par contre, vous devez faire attention ! » J'ai répondu : « On verra bien ! », et je les ai attrapés.

La souffrance était atroce, insupportable. Je me suis dit : « Mon vieux, voilà le moment de tester les belles phrases que tu as apprises et que tu répètes sur l'estrade ! » C'était en 58, et ce fut l'horreur ! J'avais voulu me mettre à l'épreuve. Ma femme me conseillait de prendre un calmant ! Moi je m'emportais : « Non ! Je dois passer au travers ! Quoi que l'on puisse dire, quoi qu'il m'arrive. » Finalement, je suis tombé dans les pommes.

Quand la douleur est trop forte, le corps devient inconscient ou entre dans un coma. Il a travaillé à sa manière, la souffrance fut une guérison.

Encore une fois, ce n'est pas que je vous conseille de ne pas aller voir un docteur et de ne pas prendre de médicaments.

Ils m'ont amené à l'hôpital, et en quarante-cinq minutes j'étais sorti. De retour à la maison, tout le monde fut surpris. Mais j'étais déterminé, je voulais trouver par moi-même !

Avez-vous continué à donner des conférences ?

C'est alors que je me posai la question : « Pourquoi est-ce que je fais ces conférences ? Je ne veux pas d'argent, je ne veux pas exploiter les autres... Tu n'as pas vraiment besoin de cet argent. Veux-tu à ce point être célèbre ? »

J'étais un conférencier brillant, international. « Mais pourquoi est-ce que je fais ce que je fais ? », me demandais-je. Fini ! Je n'ai plus jamais fait de conférence après cela.

Vous comprenez, vous tirez de l'énergie des gens ... ils sont prêts à se faire avoir. N'importe qui ! Vous, vous êtes là sur votre estrade, ils vous vénèrent !

Regarder en l'air met les gens dans une sorte de sommeil. En quelque sorte, vous les hypnotisez, vous pouvez tromper qui vous voulez ! Vous tirez énormément d'énergie du public ; ce n'était pas ce qui m'intéressait. L'argent, de toute façon, j'en ferai bien d'une manière ou d'une autre. Le nom et la gloire ? Et alors, quoi ? Vous les transformez aussi en argent. Que

vous utilisiez votre nom pour faire des choses ou que vous payiez, c'est la même chose.

La souffrance peut donc se soigner elle-même.

J'ai vu mon fils mourir, ainsi que mon grand père, du cancer. Les calmants ne sont plus efficaces au bout d'un certain temps. Ils nous saignent à blanc, financièrement aussi. Même mon docteur disait : « Pourquoi faire des rayons à votre fils ? Cela n'enlèvera pas la souffrance. » Le temps qu'il meure, et c'est huit ans trop tard, disent les experts en Amérique et en Inde.

Ce que je dis est que la souffrance soigne. Elle essaie de se soigner elle-même. Mais si elle ne peut pas, elle ne peut pas. Le corps s'en va gracieusement. Sans cela, nous prenons des médicaments qui calment.

Un swami vint me voir : « Mes docteurs me conseillent une opération. Je ne tiens pas à passer par cela : Ce n'est pas la chose à faire pour un être spirituel... » Je lui répondis : « De quoi diable parlez-vous ? Allez-y, c'est tout... Les prières ne vont pas vous aider. Vous pouvez prier tout votre saoul. Pourquoi le dieu plein de merci devrait-il être de votre côté, parce que vous le priez ? C'est de l'économie, du business. Vous devriez être du côté de ceux qui ne prient pas ce dieu rempli de merci. »

Vous êtes, pour une certaine forme de pensée, extrêmement dangereux ?

Si j'avais parlé sur une plate-forme et créé une institution, ils m'auraient tué.

Quand j'étais en Chine, mon guide était professeur d'université à Pékin. Il était là par accident, car la jeune femme qui devait être mon guide était malade. Il le faisait pour la bonne cause, et ne savait pas qui j'étais, ni pourquoi j'étais là. Il jeta un coup d'œil sur mon livre et me dit : « Mais comment êtes-vous encore vivant ? Nous avons totalement détruit l'influence de Confucius ici. Même Mao Tsê-tung, vous n'en trouverez pas une trace. Vous n'êtes pas seulement un adversaire de la pensée religieuse mais de la fondation de toute la pensée humaine. Je ne veux pas qu'un seul de mes étudiants vous approche. Je ne veux pas que vous veniez à l'université ! » En cinq minutes, il avait vu la chose.

Mais à la fin, il a décidé de traduire mon livre et ma biographie en chinois. Il l'a fait. Je lui ai dit : « J'insiste pour que vous publiez cet essai non pas à Hongkong mais en Chine même. » Les éditeurs étaient prêts, mais n'avaient pas un sou pour prendre pareil risque en Chine. Alors Mahesh, qui a écrit ma biographie, déclara : « Je suis prêt à le financer, quel est le problème ? » Je répondis : « Ne le faites pas ! Si vous le faites, personne ne sera intéressé. Il faut qu'il l'achètent eux-mêmes. » Ils envoyèrent un bon à tirer.

Au revoir, monsieur Antoni ! Grimpez les montagnes, et profitez de la beauté de la vallée...